

Quatre mois chez les comitadjis. Meurtriers patentés

A. den Doolaard

bron

A. den Doolaard, *Quatre mois chez les comitadjis. Meurtriers patentés*. Pierre Bossuet, Parijs 1932

Zie voor verantwoording: https://www.dbnl.org/tekst/dool001quat01_01/colofon.php

Let op: werken die korter dan 140 jaar geleden verschenen zijn, kunnen auteursrechtelijk beschermd zijn.

**A la Mémoire
du Grand Martyr de la Cause Yougoslave**

Alexandre Stamboulisky

**Ces impressions d'un séjour dans les Balkans parmi les paysans
yougoslaves et les terroristes macédoniens**



LE RÊVE CRIMINEL DES COMITADJIS BULGARES
Une Macédoine 'indépendante' sous leur terreur

Avant-Propos

Ceux qui ont étudié les Slaves du Sud ont été frappés de l'affinité surprenante existant entre les Slovènes, les Croates, les Serbes et les Bulgares. Chez ces derniers, il est vrai, l'influence du proche Orient est davantage marquée, du fait de la domination moyenâgeuse de ce pays slave par les Bulgares, de race tartare et qui, bien que conquérants, furent obligés d'accepter plus tard la langue et les moeurs slaves.

Cette affinité de race, de langue et de moeurs. si accusée entre les Serbes et les Croates au'euxmêmes s'y trompent, a provoqué au XIX^e siècle un mouvement national logique et naturel, connu sous le nom de 'mouvement yougoslave' et dont le but était la fusion de tous les Slaves du Sud en un Etat indépendant.

Les précurseurs de ce mouvement yougoslave ont été fort nombreux surtout chez les Serbes, les Croates et les Slovènes, mais son âme fut, dès 1850, le fameux archevêque croate Juraj Strossmayer (1815-1905), créateur de l'Académie yougoslave de Zagreb, de l'Université yougoslave de Zagreb et de la fameuse cathédrale catholique de Djakovo consacrée 'A la gloire, à l'unité des églises, à la concorde et l'amour de notre peuple'. Il est à noter, que grâce aux travaux du grand savant serbe Vuk Karadjiz (1787-1864), principa-

lement à son dictionnaire de la langue serbe, à son recueil de poésies nationales serbes et à sa grammaire phonétique, il a été procédé à l'unification de la langue littéraire serbo-croate par l'adoption du dialecte herzégovinien, aujourd'hui couramment usité par tous les Serbes et les Croates. La Serbie, d'autre part, se libérant progressivement et complètement du joug turc, fut pendant tout le XIX^e siècle le centre d'attraction réelle de cette volonté qu'avaient les Slaves du Sud de se libérer de la domination étrangère.

La Macédoine, province yougoslave, se trouvait au moment de la guerre balkanique dans un état lamentable tant au point de vue intellectuel qu'économique. Ravagée et continuellement exploitée par les Turcs pendant les siècles de leur domination, la Macédoine slave, au cours du XIX^e siècle, n'avait que Belgrade et plus tard Sofia pour défendre ses droits opprimés; là se réunissaient les patriotes macédoniens décidés à parvenir à leurs fins. Les Serbes, dont l'empire, au Moyen âge, se trouvait justement en Macédoine, ne se souciaient guère du sort futur des Macédoniens qu'ils considéraient comme des Serbes purs en attendant le moment de les voir libérés et réunis à la Serbie. Les Bulgares, qui rêvaient, eux aussi, de reconstituer leur état moyenageux faisaient le même calcul, encore qu'ils ne pussent baser leurs prétentions sur des données historiques, voir même dialectiques. L'Etat bulgare du Moyen âge était, comme on le sait, un Etat où les Slaves n'avaient rien à dire et où toutes affaires se résumaient entre les mains des conquérants

bulgares. Le même hasard voulut qu'en 1878, lorsque la Bulgarie fut devenu un Etat indépendant, l'orientation de sa politique en général tombat de nouveau entre les mains de princes d'origine étrangère ne comprenant rien au sentiment national et ne pouvant, partant, qu'exposer la Bulgarie aux mésaventures et aux défaites. Ce fut le cas en 1913 et 1915. Ces princes étrangers rêvaient de reconstituer l'empire de Byzance. Pour y parvenir tous les moyens devaient leur paraître bons. En ce qui concerne la Macédoine, les prétentions de ces princes étrangers, naturalisés bulgares, se firent rapidement jour au moyen d'une propagande bulgarophile basée sur l'exarchat même par lequel l'église orthodoxe bulgare se proclamait indépendante des églises orthodoxes serbes et grecques. Mais ce qu'ils accomplirent de pire, ce fut d'introduire dans cette propagande bulgarisante et anti-serbe, la fameuse V.M.R.O., organisation révolutionnaire de patriotes macédoniens, dès son origine en révolte permanente contre les Turcs et qui par la suite, soumise au gouvernement bulgare, essaya par des actes terroristes d'obliger les Macédoniens à accepter l'exarchat et l'école bulgare. L'alliance, de courte durée, entre les Serbes et les Bulgares dans la première guerre balkanique et grâce à laquelle la Turquie fut presque refoulée de l'Europe, n'a pu modifier ce fâcheux état de choses. Quoiqu'il en soit, on se rappelle encore l'enthousiasme débordant de tous les Slaves du Sud en 1912 lors de la première guerre balkanique qui libéra tous les Slaves du Sud de Turquie. Malheureusement, cette guerre victo-

rieuse contre la Turquie, entreprise en plein accord par les Bulgares et les Serbes, dégénéra peu après, par la faute des dirigeants de Sofia, en une guerre fratricide dont l'enjeu était la Thrace, de nouveau reprise par les Turcs.

La Serbie, reconnue définitivement après la guerre balkanique par tous les Serbes, Croates et Slovènes d'Autriche-Hongrie comme l'organisme d'où naîtrait leur future liberté, était, dès 1912, admirée et recherchée par toute la jeunesse yougoslave d'Autriche-Hongrie. Même les agrariens bulgares, malmenés par le tsar Ferdinand et ses gouvernements réactionnaires, ne pouvaient que respecter et envier l'esprit démocratique et coopératif qui se développait en ce temps-là en Serbie. Toutefois le temps manquait vraiment à cette Serbie accrue de la nouvelle province de la Serbie du Sud ou Macédoine pour démontrer qu'après la juste victoire où s'était jouée la destinée yougoslave, elle serait encore capable de prouver que par l'union avec la Macédoine elle ne faisait que servir cette volonté mystérieuse par laquelle les Etats nationaux ont été créés au cours du XIX^e et au commencement du XX^e siècle.

La guerre européenne éclata une année après. On sait comment et par quelle somme d'héroïsme et de sacrifices, après plusieurs victoires remportées contre les armées des Empires centraux, et l'exode à travers l'Albanie de tout un peuple luttant pour sa liberté, la Serbie sortit victorieuse de la guerre européenne et se confondit, en 1918, après l'effondrement de l'Autriche-Hongrie, dans

l'Etat de tous les Serbes, Croates et Slovènes.

Pendant ce même temps, le tsar Ferdinand dit 'Le Félon', entraîna à nouveau, dès 1915, la Bulgarie dans une lutte fratricide, et non seulement cette fois contre les Serbes, mais aussi contre tous les autres Slaves du Sud de l'Autriche-Hongrie qui, avec le Comité yougoslave de Londres à leur tête, faisaient cause commune avec la Serbie dans la lutte libératrice. Cette autre fausse manoeuvre de la Bulgarie s'acheva dans la débâcle prévue par les vrais patriotes bulgares: la révolution des agrariens et l'abdication du tsar Ferdinand.

C'est à ce moment - 1918 - qu'un grand tribun bulgare, Stamboulisky, possédant toutes les vraies qualités du paysan bulgare, vit s'ouvrir devant lui les portes de la prison où le tsar Ferdinand l'avait tenu enfermé durant plusieurs années. Au cours de quatre années de pouvoir. Stamboulisky dota la Bulgarie pour la première fois d'un gouvernement vraiment national et populaire, d'un gouvernement éclairé et yougoslave dans son essence. C'est ainsi que l'on put voir à Sofia en 1922, à l'occasion d'un congrès des agrariens auquel assistaient 40.000 paysans bulgares, Stamboulisky à la tête du cortège et suivi d'un étendard sur lequel était écrit: 'De la Mer Noire jusqu'aux Alpes et de la Mer Egée jusqu'à l'Adriatique, vivent les Yougoslaves!' En ces quelques mots tenait tout le programme national de Stamboulisky et de ses partisans bulgares qui sont une majorité importante, presque l'unanimité du peuple bulgare.

Un sort tragique n'a pas permis à Stamboulisky

de réaliser cette grande idée. Il fut massacré, en 1923, nul ne l'ignore, avec 20.000 de ses compatriotes, par ces mêmes serviteurs des princes voués à des influences étrangères, notamment par les membres de la V.M.R.O. dépourvue après la guerre de tout idéalisme et vivant seulement de crimes et par le crime.

La Bulgarie depuis ce moment se trouve clandestinement gouvernée par la V.M.R.O. et dont les gouvernements qui se succèdent ne sont en réalité que les jouets. Le mécontentement des paysans bulgares, qui représentent plus de 80% de la population, finira par déborder un jour contre cette poignée de criminels professionnels; c'est alors seulement qu'apparaîtra la grandeur de l'oeuvre de Stamboulisky, devenu depuis son martyre presque un dieu pour les paysans bulgares.

Laissant là ces événements éphémères ainsi que les difficultés qu'ils ont occasionnées, on peut affirmer sans peur d'être un jour contredit que le mouvement yougoslave est devenu une réalité avec laquelle l'Europe doit compter; la Yougoslavie d'aujourd'hui, réunissant en un seul peuple des Serbes, des Croates, des Slovènes. Depuis ces quatorze dernières années, c'est-à-dire depuis que cet Etat existe, on va voir se briser tout mouvement de tendance antiyougoslave ou séparatiste. Le roi Alexandre a doté l'Etat du nom officiel de 'Yougoslavie' et la constitution yougoslave de 1931 incarne le credo yougoslave comme la politique fondamentale de l'Etat. La Yougoslavie réelle est faite de l'application

progressive de tout ce qu'il y a de bon et d'utile dans chacune de ces trois branches d'un même peuple. Elle est faite aussi de l'abandon de tout ce qui peut entraver le progrès intellectuel et économique, au demeurant fort remarquable. Les Serbes et les Croates ont adopté pour ainsi dire spontanément la même longue littéraire. La Serbie, de son côté, a mis sans regret, sur le même rang que les autres religions, la religion orthodoxe, primitivement religion d'Etat. Elle a changé aussi son drapeau national. Serbes, Croates et Slovènes, que la vie courante dissémine actuellement à travers toute la Yougoslavie, cimentent chaque jour plus puissamment leur conscience yougoslave. Les Bulgares d'autre part, ceux notamment qui appartiennent au parti agrarien, de même que leurs chefs qui purent échapper au massacre de 1923 et se trouvent actuellement comme émigrés politiques dans les principales capitales d'Europe, affirment ouvertement qu'ils sont eux aussi des Yougoslaves et qu'ils le prouveront avant longtemps.

Ce jour-là là V.M.R.O. ne représentera plus qu'une page noire dans l'histoire contemporaine des Slaves du Sud.

Y a-t-il des Brigands dans les Balkans?

Il y a quatorze mois, je n'en savais guère plus long sur les Balkans que le commun des mortels. Certes, j'étais un tout petit peu plus avancé que cet Américain qui, devant le café du Dôme, m'expliquait sa sympathie pour 'ce cher vieux Masaryk, président de la Yougoslovaquie.' Néanmoins ma science ne dépassait pas celle de M. Durand de Paris, ou de Mr. Smith de Londres, ou encore de Herr Mayer de Berlin. 'Les Balkans. disent-ils, cela sent le brigandage, les embuscades et les poursuites à cheval!' Pour eux, la région comprise entre Belgrade, Salonique et Sofia n'est qu'un grand Super-Chicago, d'où surgissent à chaque coin de rue ou à chaque tournant de route d'épouvantables brigands qui dévalisent les voyageurs paisibles et, au cas de résistance, les étranglent avec leurs cartouchières!

Malgré mon penchant pour le romantisme, il me faut faire bon marché d'une telle opinion. Pendant une année, j'ai parcouru les Balkans du Danube jusqu'au Mont Olympe, de la Mer Adriatique jusqu'à la Mer Noire; j'ai traversé les plaines, mais surtout la montagne, en chemin de fer, à pied, à cheval, à dos de mulet et à ski; je dois reconnaître qu'à l'heure actuelle il y a moins de

brigands dans les Balkans qu'à Berlin, Londres ou Paris. Il n'y en a même plus du tout. Sauf dans une petite province qui s'appelle la Macédoine bulgare.

Rien à redouter cependant, on peut s'y rendre en toute tranquillité: on n'y attaque pas les étrangers, mais seulement la population. Et là, il sera permis d'assister à un spectacle extraordinaire, unique en Europe, voire même dans le monde entier.

Ce petit pays est habité par 200.000 Macédoniens de sang bulgare que les brigands maltraitent, terrorisent, enlèvent, pendent, volent et torturent à leur aise. Ils peuvent le faire impunément, parce qu'ils se sont organisés en une sorte de Société anonyme de brigandage, dénommée *Vetrechnata Makedonska Revoljoutionna Organizatsia* (V.M.R.O.), ce qui signifie 'Organisation Révolutionnaire Intérieure Macédonienne'. Une partie des actions de cette honorable société, dont les membres s'intitulent 'comitadjis', est entre les mains du gouvernement bulgare; l'on va jusqu'à prétendre qu'un gros paquet, la majorité même, est passé à l'étranger et est déposé dans un coffre dont seulement un grand dictateur de notre temps possède les clefs.

Il y a trente ans, cette société anonyme de brigandage constituait un vrai comité de patriotes intrépides. Chaque Macédonien, riche ou pauvre, en faisait partie; les Turcs, alors maîtres de la Macédoine, tremblaient devant eux.

Dans l'histoire de l'Europe du XX^e siècle, il n'y a pas d'épisode plus sanglant, plus héroïque, plus romantique et plus triste que l'histoire de la

V.M.R.O. C'est un scénario de premier ordre. S'il était possible d'en faire un film parlant, jamais cependant ne pourrait parvenir à l'oreille la voix normale des protagonistes, mais seulement le chuchotement des conspirateurs, les cris des victimes, les décharges de revolvers, les explosions des bombes; trop souvent aussi l'écran serait voilé par la fumée des maisons en feu. Cependant toujours flotterait le drapeau rouge de la V.M.R.O., avec la fière devise: '*La Liberté ou la Mort*'. Il flotte maintenant de plus en plus bas car les comitadjis d'aujourd'hui, héritiers indignes de leurs prédécesseurs le détiennent à tort. Il pèse lourdement entre leurs mains; bientôt il disparaîtra de son dernier refuge: la Macédoine bulgare, pays tragique inconnu de, l'Europe.

A travers le pays du ‘Neda Narod’

‘..... Sur les cimes inaccessibles des Monts Balkans vivent des révolutionnaires armés jusqu'aux dents. Ils livrent des combats sans merci aux gendarmes yougoslaves, grecs et même bulgares. On les capture rarement, parce qu'ils ont la complicité de la population, comme en Corse. Car ce ne sont pas des bandits, comme le prétendent les Grecs et les Yougoslaves, mais des héros libérateurs, prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour l'indépendance de leur pays: la Macédoine! Leur société secrète s'appelle *Organisation Révolutionnaire Intérieure Macédonienne* (O.R.I.M.) et ses membres sont les fameux comitadjis, dont le drapeau rouge porte la fière devise: *La Liberté ou la Mort!* La hampe est un sabre nu et le pommeau une tête de mort. Leur voïvode (chef) actuel, le successeur du célèbre Todor Alexandroff, est Ivan Mihailoff, l'Aigle du Pirin....’

Voilà ce que je lus dans un grand hebdomadaire américain acheté en gare de Toulon. Nous étions au mois d'août et la journée était chaude j'avoue que je frissonnai d'émotion. Le reste de l'article était encore plus alléchant. L'intrépide journaliste américain décrivait par le détail com-

ment il réussit à interviewer Ivan Mihailoff, l'Aigle des Balkans. Pendant trois jours on l'avait guidé à dos de mulet à travers la montagne macédonienne, les yeux bandés, bien entendu, car le repaire des héros libérateurs doit pour tous rester rigoureusement secret. Quand, enfin, le bandeau tomba, 'quelque part très loin en Yougoslavie', ses yeux ravis purent contempler le grand voïvode légendaire, assis au milieu de sa 'tcheta' (bande de guerriers) devant un feu de bois...

L'histoire était bien écrite mais elle respirait par trop le film américain. Vraie ou non, c'était de toute façon de la bonne copie et parce que je n'avais rien d'autre à faire à ce moment-là, je résolus d'entreprendre un petit voyage en Yougoslavie. D'après l'article de mon confrère, les bandes d'Ivan Mihailoff opéraient surtout dans la Macédoine yougoslave ou Serbie du Sud; c'était donc là que j'avais le plus de chance de trouver les comitadjis au travail. Pour cette raison je décidai de ne pas passer par Sofia, mais par Skoplje, capitale de la Serbie du Sud.

Naturellement je dissimulai le véritable but de mon voyage. Je racontai à Béoград que j'avais l'intention d'étudier en Serbie du Sud les coutumes pittoresques du peuple. En fait, quand j'arrivai à Skoplje, sac au dos, j'avais totalement oublié l'article de mon intrépide confrère. Si quelqu'un m'avait demandé: 'Qu'est-ce qu'un comitadjij?', je lui aurais répondu en toute bonne foi: 'C'est, sans doute, une de ces spécialités de la cuisine balkanique populaire, comme le tchorba, les tchevaptchitchi et le piment cru, tous

trop poivrés, et, selon moi, tout à fait nuisibles à la santé.

La première fois que j'entendis parler de comitadjis, ce fut au village de Mlado Nagoritse, à mi-chemin entre Skoplje et la frontière bulgare. J'étais en route pour la frontière, à pied naturellement, car voyager à pied est bien le meilleur moyen de pénétrer l'âme d'un pays inconnu; au demeurant, je ne pouvais guère espérer rencontrer les révolutionnaires macédoniens en autobus!

Les villages lointains tachaient la vallée de jaune et de blanc. Le jaune, c'était les meules de paille; le blanc, les maisonnettes. Les taches jaunes jetèrent une lueur dorée puis s'éteignirent. La nuit tombait lorsque je parvins à l'une de ces belles stations de santé que le gouvernement a fait construire à mi-chemin entre les villages. Au gendarme du poste voisin qui contrôlait mon passeport, je demandai le chemin de l'auberge. Il éclata de rire:

- L'auberge? Nous n'en avons pas! Mais allez à la mairie, on vous donnera un lit!

Je pris le chemin de la mairie. Cinq paysans barbus étaient réunis dans une petite pièce blanchie à la chaux. Pour tout mobilier: un lit, une table, quelques chaises, une machine à écrire. Au mur, des fusils. Quand ils eurent fixé le prix du maïs et des cochons, les paysans s'en allèrent, non sans m'avoir broyé les phalanges dans une vigoureuse poignée de main.

Le maire débarrassa la table des papiers qui l'encombraient et me servit un repas composé de pain, de fromage blanc, d'oeufs, de saucisson et

de pêches. Puis, il me prépara lui-même un lit avec de lourdes couvertures tissées dans le pays. Nous nous préparâmes ensuite pour la nuit.

Soudain la sonnerie du téléphone retentit. Le récepteur brilla à la lumière clignotante des bougies. Je vis la figure douce mais rusée de mon compagnon s'assombrir. La communication s'éternisait.

- Attentat terroriste, dit-il, enfin, en raccrochant l'appareil.
- Où?
- Sur le chemin de fer, entre Skoplje et Velès.
- Des dégâts? Des morts?
- Des trous dans la terre, et un peu de nervosité..... Maudits comitadjis!
- Mais que sont donc ces comitadjis, dont vous parlez?

Il me regarda interloqué.

- Vous n'avez vraiment jamais entendu parler des comitadjis et de la V.M.R.O.?

Je secouai la tête. Il décrocha son fusil du mur, le chargeur de cartouches en place et reprit:

- C'est une longue histoire. Ce que j'en sais, je vous la raconterai demain. J'aurai le temps parce que c'est dimanche. Dormons maintenant.

J'allai chercher la cruche d'eau sur le balcon. Un paysan, enveloppé dans une peau de mouton, montait la garde le fusil entre les genoux.

- Bonne nuit!

- Une question, monsieur le maire, dis-je, avant que vous ne commenciez votre récit: de quelle nationalité sont les habitants actuels de la Serbie du Sud?

Il se gratta la tête.

- Voilà justement le point délicat! Avant la première guerre balkanique, nous étions environ deux millions en Macédoine turque: peut-être quatre cent mille Albanais, beaucoup de Turcs, de Grecs et d'Aromounes ou Koutzo-Valaques qui sont de sang roumain et plus d'un million de Slaves. 'Bulgares ou Serbes, peu importe', direz-vous, mais à Sofia et à Belgrade il en va autrement. A Sofia on soutenait que tous ces Slaves étaient Bulgares et pour Belgrade c'étaient des Serbes. Les savants de la vieille Europe s'en mêlèrent: ce fut une belle confusion. Heureusement, ceux qui faisaient l'objet de cette polémique n'avaient guère le temps de lire, sans quoi nous eûmes couru le risque d'être ensevelis sous un amas de brochures et de livres. Une chose est certaine: nous sommes tous des Slaves du Sud, des Yougo-Slaves, et le débat stérile des savants nous laisse indifférents. Nous voulons vivre en paix et travailler nos terres. Depuis que nous avons secoué le joug turc, c'est une véritable rage de vouloir délivrer et redélivrer sans cesse la Macédoine: D'abord les soldats bulgares, ensuite les Autrichiens et les Allemands, entre-temps les bandes de comitadjis nous ont 'libérés' de tout ce que nous possédions!

'Revenons à l'histoire.

'Donc, en 1912, les Serbes, les Grecs et les Bulgares, en lutte contre les Turcs, conquièrent la Macédoine. Le partage du butin n'alla pas sans difficultés. Les dirigeants de Sofia se montraient mécontents. Déjà avant la guerre le Tsar russe avait été désigné comme arbitre au cas éventuel de conflit, mais, avant qu'il eût pu intervenir,

à nouveau le canon tonna. Le roi de Bulgarie Ferdinand, qui rêvait d'un grand empire balkanique, sans même consulter son ministre, donna le signal d'une hostilité brusquée. Derechef la Bulgarie fut battue. Survint la Grande Guerre. Une fois de plus Ferdinand de Cobourg engagea son peuple dans une lutte fratricide. Tous, Serbes, Bulgares et la plupart des Macédoniens, nous sommes des Slaves du Sud; nous parlons pour ainsi dire la même langue mais quant à pénétrer les desseins de la haute politique..... Vous savez ce qu'il en est!.....

'Ferdinand avait misé sur le mauvais cheval. Après la guerre, la Bulgarie dut se contenter du dixième de la Macédoine, la Grèce et la Yougoslavie se partageant le reste. Mais là ne s'arrête pas l'histoire, car ce serait bien mal connaître la Bulgarie qui n'est pas un pays comme les autres.

'Déjà au temps des Turcs, il existait en Macédoine un comité secret de patriotes macédoniens, V.M.R.O. Les Turcs donnèrent aux membres de ce comité le nom de '*comitadjis*'. Ce comité existe encore à l'heure actuelle avec pour but avoué l'indépendance totale de la Macédoine. Leur fief c'est la Macédoine bulgare, où ils demeurent tout puissants. Je vous entends me dire: pourquoi la Bulgarie ne les expulse-t-elle pas? C'est bien simple: depuis les guerres balkaniques la direction du comité est tout entière entre les mains de chauvins bulgares dont le but secret est d'annexer la Macédoine. Ils sont devenus un instrument politique pour les puissances qui ont un intérêt à fomenter des troubles dans

les Balkans avec leur complicité. Le seul ministre bulgare qui eut le courage de les attaquer, Stamboulisky, fut assassiné et son gouvernement renversé. De ce jour la terreur a recommencé à sévir en Macédoine yougoslave: meurtres, incendies, pillages, attaques de l'Orient-Express. Heureusement nous savons nous défendre: à notre demande le gouvernement yougoslave a distribué 25.000 fusils à la population et chaque sentier, chaque bâtiment est désormais gardé. N'empêche cependant que l'attentat d'hier est le cent dixième depuis la guerre!.....

- Je voudrais bien assister au cent-onzième, m'écriai-je!

Le maire sourit.

- Allez d'abord à la frontière, dit-il, pour examiner notre défense! Vous êtes servi par la chance: à neuf heures un camion militaire vient ici chercher des vivres pour les transporter au camp frontière de Kriva Palenka: il vous emmènera.

Le camion roula à travers les collines désertes. J'étais assis entre le chauffeur et un caporal qui n'arrêtait pas de fumer. Une chose m'intriguait: l'insouciance de mes compagnons de route. Tandis que je scrutais le paysage brûlant d'un oeil inquiet, ils chantaient comme si les comitadjis n'étaient que légende! A chaque tournant brusque, dans chaque défilé, je ressentais un pincement au coeur: 'C'est pour maintenant! *La Liberté ou la Mort!*'

Mais je ne vis rien d'autre que la Macédoine calcinée, qui, par cette fin d'été, prenait la teinte

d'un récipient de cuivre rouge qui a trop longtemps supporté le feu.

Après 60 Kms, nous atteignîmes Kriva-Palenka, village frontière. On contrôla mon passeport et on me demanda si j'avais l'intention de passer en Bulgarie. Je secouai la tête: je cherchai Mihailoff et ses partisans en Yougoslavie! Mais personne ne songea à me demander pourquoi j'étais venu ici et je pus inspecter à mon aise les épais barbelés qui se perdaient dans les âpres collines. De distance en distance une tour-vigie; partout des sentinelles, baïonnette au canon.

J'interrogeai le commandant de mon air le plus innocent:

- Pourquoi ces préparatifs de guerre? Vous ne savez donc pas que la mode est aux désarmements?

- Hélas! fit-il. Nous sommes les derniers à souhaiter une guerre et les Bulgares ne sont pas davantage belliqueux, mais nous devons défendre notre population contre les comitadjis.

- Ils viennent donc de Bulgarie?

- Naturellement!

- Ils sont, sans doute, nombreux?..... Vous êtes plus de cent ici!.....

- Autrefois ils venaient en bande mais nous y avons mis fin..... Depuis la mort de Todor Alexandroff ils ne viennent plus que par trois ou quatre...

‘Encore un médisant, pensai-je; ces officiers sont tous les mêmes! Il a naturellement oublié les zéros, selon la méthode pratiquée pendant la guerre! Trois ou quatre? L'Américain parlait de détachements de cinquante!’

Je décidai, du coup, de suivre la frontière au moins jusqu'à Stroumitza. Si les comitadjis ne se trouvaient pas ici, c'est sans doute qu'ils préparaient un grand coup plus au sud!

Une journée plus tard, j'étais à Kratovo. En route, rien que des femmes qui, en tablier rouge et or, ramassaient des noix et m'en donnaient à pleines mains. Quelques paysans charroyaient les terres sèches. M'apercevant, l'un d'eux abandonna ses boeufs, ramassa son fusil à la lisière du champ et vint me demander mon passeport. Il s'excusa, m'expliquant qu'il était garde champêtre et que les comitadjis venaient parfois commettre des attentats, camouflés en touristes inoffensifs...

Je n'y comprenais plus rien. Si la Macédoine était uniquement peuplée de Bulgares, comme on le prétendait à Sofia, pourquoi la population se défendait-elle contre ses libérateurs, les comitadjis? O pays plein de mystère! Malgré la chaleur, je commençais à l'aimer.

Kratovo.... Dolrevo.... Lesnovo Monastir.... toujours pas de comitadjis. Partout, chez les humbles paysans, je trouvai une hospitalité qui pour nous autres, Occidentaux, a quelque chose d'in vraisemblable. On m'invita de force à deux mariages, où le vin rose coula à flot. Le troisième soir je repris ma route, malgré l'insistance de mes hôtes qui voulaient me garder encore quelques jours. Encore que j'eusse absorbé de nombreux verres de 'raki', je me rappelai vaguement que je n'étais pas venu me promener ici pour apprendre la danse nationale, le 'kolo' et me laisser baiser la main par les femmes: je

cherchais une bande de révolutionnaires armés jusqu'aux dents. Où les trouver?

Il était déjà tard lorsque je partis pour le village Zletovo. Le sentier muletier montait vertigineusement. Un col, enfin et, derrière ce col, un vrai coupe-gorge: le sentier sinuait entre deux pentes raides pleines de broussailles. Soudain je m'arrêtai. J'avais senti l'effluve d'un feu.

Je me mouillai les narines, comme je l'avais appris quand j'étais boy-scout. L'odeur devint seulement plus forte. Je m'approchai doucement. Deux gaillards barbus, vêtus de laine rude, le torse orné d'une cartouchière, étaient étendus à côté d'une flambée de bouse de vache et de branches sèches. Sous leur 'kalpak' de laine noire, ils me jetèrent un regard sévère. Mon coeur battait. J'entrevois enfin l'avant-garde de la redoutable tcheta!

Ils poussèrent leurs fusils de côté et me firent signe de m'asseoir. Je brûlai de curiosité. Sitôt la première cigarette allumée, je leur demandai:

- Messieurs, êtes-vous des comitadjis?

Ils se turent et regardèrent le ciel où la lumière commençait déjà de faiblir. Le plus vieux, sans beaucoup d'enthousiasme, dit enfin:

- Heu..... oui..... C'est comme vous voulez! Nous sommes des comitadjis!

Mon coeur fit des bonds fantastiques. Je tenais le commencement du fil; le reste ne devant plus être qu'une question de patience vu la méfiance innée professée pour l'étranger.

- Et votre voïvode, Ivan Mihailoff, où se cache-t-il? Je voudrais le voir!

Le plus jeune laissa tomber la cigarette de sa

bouche qu'il ouvrit toute grande pour rire aussi bruyamment que possible. Mais le vieux se fâcha:

- Pour qui nous prenez-vous? Nous sommes d'honnêtes paysans yougoslaves! Notre voïvode, c'est Stankovitch! Ivan Mihailoff? Les comitadjis bulgares? Ne me parlez pas de ces fripouilles-là!

Quel acteur de grande classe, jouant avec semblable nature!! Ses accents étaient sincères à s'y tromper. Comment pourrai-je les convaincre jamais de la pureté de mes intentions?

Je tirai ma serviette-éponge de mon sac et la tendis au vieux. Il la prit dans la main et la retourna, comme s'il ne comprenait pas du tout de quoi il s'agissait. Il tint son rôle à merveille! Comme je lui présentais une épingle de sûreté, il la mit dans sa poche.

- Je veux bien vous en donner une demi-douzaine d'autres, protestai-je, mais celle-là, c'est pour me bander les yeux. Allons, je cours les collines depuis une semaine et maintenant que je suis tout près de votre fameux voïvode, vous ne voulez pas me rendre ce petit service? Ne vous dérangez pas pour un mulet! J'adore la marche à pied.....

Ils échangèrent des regard éloquents: 'C'est un fou! Un fanatique! Ne le contrarions pas!'

Je triomphai. Le jeune se leva, prit mon sac et me poussa doucement devant lui avec le canon de son fusil. J'étais ravi. Pas de bandeau! Ils avaient plus confiance en moi qu'en mon confrère américain!

Une demi-heure plus tard, nous arrivions au poste de gendarmerie.

Le commandant, un gros gaillard slovène, eut tôt fait de dissiper le malentendu. Les deux barbus étaient bien des comitadjis mais des comitadjis yougoslaves, embrigadés dans la milice paysanne, la '*Neda Narod*'. Fortement déçu, je renonçai pour ce soir-là à ma neutralité et j'acceptai l'hospitalité du brave commandant. Cependant, avant de me coucher, je poussai jusqu'à la ferme de Stankovitch, le voïvode des comitadjis yougoslaves.

Un vieillard m'ouvrit la porte. En dépit de ses cent cinq ans il était à peine courbé; quand je demandai à voir son fils, le voïvode Stankovitch, sa figure ravinée s'épanouit dans un large sourire. Il me fit asseoir près du feu, et m'offrit la confiture et le verre d'eau traditionnels. Ayant ainsi accompli les devoirs rituels de l'hôte, il commença à me parler de son fils:

- Il y a une petite chance pour qu'il rentre cette nuit, et, dans ce cas, vous le trouverez sûrement au poste.

Je pris donc congé du vieillard, non sans avoir jeté un coup d'oeil respectueux vers un placard ouvert où plusieurs grenades à main voisinaient avec des casseroles.

J'allai me coucher.

L'atmosphère du poste était fiévreuse. A tout instant des paysans entraient, suspendaient leur fusil à un clou, faisaient leur rapport et disparaissaient de nouveau dans la nuit après avoir avalé un café brûlant. La sonnerie du téléphone retentissait sans cesse. Soudain j'entendis un galop de cheval. Un homme trapu fit irruption

dans la pièce. Les autres se levèrent d'un bond. C'était le voïvode. Il me secoua la main et se précipita sur le téléphone. Il parla longuement. Je m'endormis, bercé par cette voix monotone. Quand je m'éveillai, avant le jour, il était déjà reparti. Il errait quelque part sur les collines où la lumière commençait déjà de sourire, à la recherche des comitadjis qui avaient tenté d'attaquer l'Orient-Express. Lorsque le caporal m'apporta le café, il me montra son portrait suspendu au mur:

- Ce sont des hommes comme lui, dit-il, qui rendent ce pays habitable; cependant il ne s'intitule pas notre 'libérateur' comme certain voïvode bulgare.....!

- Vous parlez d'Ivan Mihailoff?

- De lui-même. Il se prétend voïvode de la Montagne Noire de Skoplje; malheureusement, il n'y a jamais mis les pieds...

- Mais ici, plus près de la frontière?

- Depuis son départ pour la Bulgarie, il n'est jamais rentré en Yougoslavie, pas plus, d'ailleurs, qu'aucun de ses lieutenants. Pour ce travail il dispose d'envoyés d'un genre spécial...

- De patriotes fanatiques, sans doute, qui ne craignent pas la mort?

- Très souvent ce sont des condamnés de droit commun, que les comitadjis libèrent de prison...

- Ce n'est pas possible!

- Il haussa les épaules:

- En Macédoine bulgare tout est possible. Vous ne me croyez pas; c'est vrai, je suis fonc-

tionnaire yougoslave. Mais, allez vous en rendre compte!

Le récit de mon confrère américain commençait à me sembler bizarre. Comment avait-il pu franchir la frontière sans remarquer les fils barbelés? Peut-être les mulets de Mihailoff avaient-ils des ailes?

Quelque chose m'attirait vers Chtip, petite ville sur les bords de la Bregalnitzza qui, à la fin de l'été, ne possède plus qu'un mince filet d'eau. C'est à Chtip, en 1927, que fut tué devant une pharmacie le général serbe Kovatchevitch. Les deux comitadjis qui le criblèrent de balles réussirent à s'enfuir.....

C'est du moins ce que me conta le pharmacien, pendant qu'il me pesait des pastilles d'eucalyptus. J'étais parvenu à Chtip sur le pare-boue d'une voiture archi-pleine et le vent frais m'avait quelque peu enrhumé. Tout à coup, je fus interlogé par un véritable hercule accoudé nonchalamment à la balance pour bébés. C'était le commissaire de police de Chtip qui désirait contrôler mon passeport.

Le métier de journaliste a de ces menus avantages. Non seulement le pharmacien me fit cadeau des bonbons mais le commissaire me remit sa carte. Non sans fierté il m'avait dit:

- Chtip est en quelque sorte la ville préférée des comitadjis bulgares parce qu'elle est la ville natale de Vantché Mihailoff. Depuis le meurtre de 1927 toutes leurs attaques ont échoué. Néanmoins, je ne serais pas surpris d'une nouvelle tentative de leur part car, en ce moment, le gouverneur de la Serbie du Sud se trouve ici. Mais

nous veillons et, je vous le garantis, personne ne saurait pénétrer dans la ville...

- Vous en êtes sûr?

- Absolument!

- Vous me permettez de le vérifier?

- Si vous le voulez. Mais dans ce cas, laissezmoi vous donner un petit mot pour mes agents. Surtout, si vous tenez à la vie, répondez à la première sommation...

Il était 8 heures du soir. Je laissai mon sac à l'hôtel, et réussis à quitter Chtip sans être vu. J'étais très fier de mon exploit. Il faut dire que la nuit était noire et que les buissons, le long des rives de la Bregalnitza, sont épais. Pour retourner, ce fut autre chose.

J'essayai de me rappeler toutes les leçons que j'avais reçues étant boy-scout, je me creusai la tête pour retrouver les passages propices des livres de Gustave Aimard; quand, enfin, je me remis en route j'avais la certitude de ramper, avec la souplesse d'un serpent, dans le lit sec de la Bregalnitza. Mais il faut croire que les livres de Gustave Aimard ont été traduits en serbe car, avant même d'avoir atteint les premières maisons de Chtip j'étais fait prisonnier par trois gendarmes. Sans la carte du commissaire il m'eût fallu passer la nuit au 'violon'.

Je ne l'eus peut-être pas regretté, ayant pu me rendre compte que les postes de gendarmerie yougoslaves savent en remonter à certains hôtels de province sur le chapitre de la propreté... Bref, après deux heures de chasse acharnée, je pris le parti d'aller dormir sur le balcon où, du moins, il n'y avait pas de puces.

Mon repos ne devait pas être de longue durée. Je fus éveillé soudain par une double explosion qui fit trembler les vitres. En un instant la rue fut noire de monde ou, plutôt, blanche de caleçons et de draps disposés hâtivement en manière de saut-de-lit...

Quelques minutes plus tard, deux gendarmes vinrent nous tranquilliser:

- Retournez dormir, ce n'est rien, un attentat manqué...

A cinq heures du matin je me promenai de nouveau dans le lit sec de la Bregalnitz; cette fois, j'étais debout, en compagnie de deux gendarmes. Nous allions inspecter le lieu du 'sinistre'.

Deux comitadjis, munis de machines infernales, avaient tenté de pénétrer dans la ville, avec l'espoir de donner une aubade au gouverneur. Au moment décisif, se ravisant, peu disposés à tâter du 'violon' de Chtip, ils avaient laissé leurs instruments de musique à l'entrée de la ville, non loin d'une petite mosquée. Afin de n'être pas venus pour rien, ils mirent l'horlogerie des machines sur minuit et s'enfuirent dans les collines. Résultat: deux petits trous dans la terre et un arbuste arraché.....

Voilà ce que fut le cent-onzième attentat qui fit tant de bruit..... au sens littéral du mot.....!

Le Temps héroïque de la V.M.R.O.

A Stroumitza, un vieux paysan qui avait été aux Etats-Unis et parlait encore assez bien l'anglais, m'offrit l'hospitalité. Je le suppliai de me raconter une histoire d'autrefois, du temps des Turcs. Après s'être exécuté il me demanda à son tour ce que je pensais des conditions actuelles. Une seule chose m'intéressait: les comitadjis. Je lui fis lire le récit du journaliste américain. Il sourit.

- Qu'en pensez-vous?

Je haussai les épaules:

- Voilà trois semaines que je parcours les districts frontières. Je ne vois qu'une population laborieuse et des milliers de paysans armés pour défendre leurs biens contre les comitadjis. J'ai assisté à deux mariages où je me suis amusé comme jamais. Tous, gendarmes inclus, me reçoivent d'une manière si franche qu'on sent tout de suite que personne n'a rien à cacher. J'ai vu l'indignation de la population de Chtip lors du dernier attentat; les deux comitadjis ont dû se procurer du pain dans une ferme sous la menace de leurs revolvers: ils n'ont donc pas la complicité de la population? En Macédoine you-

goslave, leur cause me semble perdue. Alors, que veulent-ils? Qui les envoie? Où se cachent-ils? En Bulgarie? Pas en Yougoslavie, certainement.

Le vieux paysan sourit de nouveau:

- Vous vous trompez, me dit-il. J'en ai trente ici, à la maison, des vrais de vrais, et je vais vous les montrer.

Il se leva et alla vers un coffre de bois sculpté. Il en tira une photo jaunie et me l'apporta. C'était un groupe de comitadjis barbus. Tous portaient la casquette plate. Ils étaient armés d'un fusil et de cartouchières.

- Notre 'tcheta' dit-il, tristement. Au temps héroïque de la V.M.R.O. nous étions entre trente et quarante à Stroumitza; aujourd'hui, tous sont morts, sauf deux. Mais laissez-moi d'abord vous raconter une autre histoire, plus gaie.....

- A Stroumitza, au temps des Turcs, la coutume était que le père vendit sa fille au futur époux; un vrai marché! En l'occurrence, le jeune homme était assez pauvre et ne pouvait payer que cent livres turques pour entrer en possession de sa bien-aimée. Le père s'emporta mais ému, sans doute, par leur jeune amour, il donna finalement son consentement au mariage. Comme ils étaient protestants, le pasteur de la mission américaine consacra leur union.

'Mais le jour suivant accourut, hors d'haleine, un nouveau soupirant. C'était un vieux marchand orthodoxe d'un village voisin, qui, jadis, avait fait déjà de vagues offres à la jeune fille sans toutefois se décider. Puis il était parti en voyage.

A son retour, apprenant que la jeune femme

venait de passer dans les mains d'un concurrent pauvre, il résolut de faire valoir la supériorité de son argent; ce n'était pas une question d'amour, mais d'amour-propre! Il s'en alla donc, criant bien haut dans les rues de Stroumitza qu'il offrait dix mille livres turques. Le père de la jeune femme eut tôt fait de l'enlever et de la transporter chez le marchand. Celui-ci, certain de son succès, avait déjà averti le pope que, dans le courant de la journée, on aurait besoin de son office. Mais à ce moment la V.M.R.O. entra en jeu. Car la V.M.R.O., bien qu'invisible, savait tout et voyait tout; elle ne protégeait pas seulement les pauvres, mais défendait aussi la morale. Le voïvode fit donc savoir au pope qu'on lui arracherait tous les poils de sa barbe s'il se prêtait à cette transaction malhonnête. Le père, affolé, retourna en vitesse à Stroumitza et enferma la jeune femme dans sa maison. A peine avait-il poussé le verrou que quatre comitadjis frappèrent à la porte: ils venaient chercher la jeune femme. Celle-ci, qui savait le confort qui l'attendait chez le vieux marchand, ne voulait plus rien savoir pour retourner chez son mari. "C'est une femmelette!" pleurnichait-elle. Les comitadjis enfoncèrent la porte; un quart d'heure plus tard, père et fille furent traduits devant le tribunal secret de la V.M.R.O.

Le voïvode somma la jeune femme de retourner chez son mari légitime. Elle répondit qu'en tant qu'homme, il l'avait horriblement déçue, ce pourquoi elle avait pris la fuite. Mais le voïvode avait pensé à tout. Le docteur du village vint témoigner que le jeune homme quoique pauvre

possédait bien toutes les qualités qui font un bon mari. La jeune mariée demeurait récalcitrante. Sur un signe du voïvode, deux comitadjis la jetèrent par terre et commencèrent par lui chatouiller la gorge avec leur baïonnettes. “Obéir ou mourir!” clama le voïvode. La jeune femme resta muette. Alors les baïonnettes déchirèrent sa blouse, quelques gouttes de sang tachèrent sa chemise..... “Grâce! j'obéirai!.....”. La tcheta se tordait de rire. Tout cela finit comme dans un conte de fée: après que le voïvode les eut mariés de nouveau, au nom de *la Liberté et de la Mort*, ils vécurent longtemps, furent très heureux et eurent beaucoup d'enfants. Voilà ce qu'était l'Organisation autrefois!

- Et maintenant?

- N'en parlons pas. J'ai vu son temps héroïque et cela me fait peine de parler de sa décadence. Aujourd'hui l'Organisation n'est ni macédonienne, ni intérieure, ni révolutionnaire; elle est dirigée hors de la Macédoine par les chefs de la réaction bulgare. Il s'est passé ici la même chose qu'en Corse: les bandits d'honneur sont devenus bandits d'argent.

‘Très peu de personnes connaissent les dessous de l'histoire de la V.M.R.O. Elle fut fondée en 1893 par deux instituteurs, farouches patriotes: Goze Deltcheff et Dame Groueff. Ce qu'ils voulaient était très simple: la Macédoine aux Macédoniens. Ils ne voulaient rien savoir du tout de Sofia, de Belgrade et d'Athènes, sachant fort bien les tendances annexionistes des gouvernements de ces trois pays.

En ce temps-là, l'Etat turc était en pleine dé-

composition. L'énorme Empire ottoman ressemblait à un arbre pourri. Or, voici qu'une colonie de fourmis s'y installe. On les écrase: elles se sauvent, puis reviennent. Chaque fois elles rongent un peu plus profondément et poursuivent leur travail silencieux: tous pour un et un pour tous! Elles se retrouvent sur des sentiers connus d'elles seules et passent sans un signe. L'ennemi les guette; elles n'ont pas besoin d'échanger un mot d'ordre: elles travaillent à la même tâche.

Tels étaient les comitadjis à l'époque héroïque de la V.M.R.O. Au nez des Pashas, les Macédoniens avaient formé dans l'Etat turc un Etat à eux. Rien n'y manquait: ni la milice, ni la poste, ni le gouvernement, les ministres, les diplomates, ni la presse, ni les impôts. Le Turc ne voyait rien. Car, à la base de l'Organisation, était le secret, même pour les initiés. Chacun faisait parti d'un groupement de dix mais jusqu'à la première attaque, il ignorait totalement les noms de ses coéquipiers. Ces noyaux étaient groupés en une compagnie, une "tcheta", sous le commandement d'un voïvode. Tous obéissaient aveuglément aux ordres du Comité Central qui était "partout et nulle part." La discipline était farouche. Il n'existait qu'une peine: la mort. Le Macédonien riche qui avait omis de payer sa contribution à la cause était retrouvé mort dans un champ, le reçu du montant épinglé à sa veste. Le traître qui se laissait acheter par les Turcs subissait le même sort. Personne ne connaissait le bourreau. Dans la plupart des cas c'était un volontaire. Celui qui était désigné par le sort accomplissait son devoir sans hésitation pour ne pas

risquer d'être condamné lui-même à la peine capitale. N'avait-il pas juré sur le revolver et le poignard, posés en croix sur l'Évangile, qu'il n'existerait désormais pour lui que deux choses: "*La Liberté ou la Mort*"?

Cependant l'Organisation était à peine formée que déjà le danger la menaçait. Il venait de Sofia. Après la libération de la Bulgarie, nombre de Macédoniens s'y étaient réfugiés. Beaucoup servaient dans l'armée. C'est parmi ces officiers que fut choisi le "Vhroven Komitet", le "Comité Supérieur". Leur but avoué, c'était la libération de la Macédoine; leur but véritable, c'était l'annexion à la Bulgarie. Les chefs étaient le général Toncheff, le colonel Jankoff et plus tard le capitaine Protogueroff. Ils sont la cause de la plupart de nos malheurs.

Néanmoins l'influence de la V.M.R.O. s'étendait. La première tâche qui s'imposait était de gagner les esprits. Ce furent surtout les maîtres d'école qui s'en chargèrent. La deuxième était de former une caisse: on avait besoin d'armes. La contrebande s'organisa. Tous, hommes, femmes, enfants, y prirent part. Rien ne transforme un homme comme la possession d'une arme. Une fois le fusil caché dans le foin, la peur héréditaire du Turc disparut de la ferme. Il arrivait que les Turcs parvenaient à découvrir les armes au cours de leur transport mais ils avaient beau saccager les fermes, ils ne trouvaient rien. Car sous chaque village il y en avait un autre, fait de cachettes et dont seuls les pères de famille connaissaient l'entrée.

En 1898, commencèrent les premières escar-

mouches. La répression fut impitoyable. Chaque village eut son gibet et les suspects furent déportés en masse dans les sables de Tripoli. L'Organisation se terra: un certain temps on put la croire disparue. Fusils et bombes réintégrèrent leurs cachettes. Les Turcs eux-mêmes relâchèrent leur vigilance: tout semblait redevenu calme. Les Macédoniens ne parlaient que de récoltes et de semences, comme toujours. Mais chaque mot avait son sous-entendu.

Les principaux voïvodes: Deltcheff, Groueff, Sandansky, préparèrent dans l'ombre une insurrection générale. Un congrès secret en fixa la date. Mais quelques jours auparavant Deltcheff, l'homme le plus influent de l'Organisation, fut tué par les Turcs. Le "Vhroven Komitet" jugea que l'heure était propice pour prendre en main toute l'Organisation. Une insurrection fut déclenchée dans les districts frontières. Alertés, les Turcs procédèrent à des arrestations en masse. La V.M.R.O. se vit obligée de se jeter dans la mêlée avant la date fixée pour ne pas perdre à l'avance ses hommes.

Le 29 juillet, le soir de la saint Elie (Ilinden), les feux flambèrent sur les montagnes. C'était le signal de l'attaque. Même les Albanais et les Aromunes y prirent part. Les lignes télégraphiques furent coupées, les ponts de chemin de fer sautèrent, les gendarmes turcs furent massacrés. Chaque col était une embuscade, chaque maison une forteresse. Les Turcs se ressaisirent: les renforts arrivèrent par milliers. Ce n'est qu'en octobre que l'armée turque, forte de 350.000 sol-

dates, put disperser définitivement les 25.000 insurgés.

La répression fut de nouveau terrible. Deux cents villages furent réduits en cendres. La Macédoine ne formait plus qu'un immense champ d'exécution. L'Organisation semblait anéantie, mais néanmoins l'idée demeurait. Dans les hôpitaux, les blessés déclaraient aux docteurs venus de l'étranger qu'ils marcheraient de nouveau, sitôt que le Comité Central leur en donnerait l'ordre. Ils ne furent pas compris. Pour la vieille Europe, la question paraissait résolue: le Tsar des Russes et l'Empereur François-Joseph avaient, en effet, imposé des réformes aux Turcs. La gendarmerie avait été réorganisée avec succès; auparavant on tuait les insurgés sur place; maintenant on les assommait de telle façon qu'ils pussent regagner leur toit pour y mourir à l'abri de témoins gênants. L'insurrection reprit. Mais la V.M.R.O. traversait une passe difficile. Grecs et Serbes avaient formé des tchetas à eux, opérant pour leur propre compte dans le Nord et le Sud de la Macédoine. Le plus grand danger toutefois résidait à Sofia. La lutte entre le "Vhroven Komitet" et les disciples de Deltcheff s'affirmait de plus en plus âpre. Le voïvode Sandansky, l'idole des comitadjis, ayant été assassiné par les gens de Sofia, ils rispostaient en tuant les officiers Tontcheff et Jankoff. De même les doctrinaires et les professionnels. Beaucoup de jeunes Macédoniens se firent comitadjis par idéalisme. Le côté romantique de l'Organisation les attirait. Randonnées à cheval, attaques nocturnes, vie libre: quel adolescent n'eût pas été tenté? C'était

en même temps, servir la cause de la Liberté..... Par contre, le voleur de grands chemins, le pilleur de métier, s'affilièrent eux aussi à la V.M.R.O., afin d'opérer plus à leur aise.

La complicité de la population était chose naturelle. Les paysans guidaient les tchetas de village en village, les gosses apportaient des vivres aux endroits convenus. Après la déception des soi-disant réformes du parti Jeune Turc, la lutte reprit de plus belle. Pourtant, à la veille de la guerre balkanique, la V.M.R.O. n'était plus que l'ombre de l'Organisation de Dame Groueff. Tous les grands voïvodes étaient tombés. Les vrais patriotes macédoniens, qui luttaient toujours pour une Macédoine indépendante ne formaient plus qu'une poignée organisée en un Comité Fédéral. Ils rêvaient toujours d'une fédération balkanique dont le noyau aurait été la Macédoine et où toutes les races auraient vécu paisiblement ensemble, sur une base démocratique. Mais la direction de la V.M.R.O. avait été entièrement usurpée par les annexionistes de Sofia, avec pour chefs Todor Alexandroff et le général bulgare Protogueroff, instruments du roi Ferdinand le Félon. La lutte pour l'indépendance avait été un tableau épique; maintenant l'ombre sinistre de Ferdinand de Cobourg l'obscurcissait complètement.

Alexandroff et Protogueroff, malgré d'incontestables qualités, furent les premiers grands traîtres de la cause macédonienne. Ce sont eux qui menacèrent de tuer le président du conseil bulgare s'il se soumettait à l'arbitrage du Tsar, arbitrage qui eût empêché la deuxième guerre bal-

kanique. Ce sont encore eux qui engagèrent la Bulgarie dans la Grande Guerre aux côtés des Puissances Centrales. A partir de 1913, les dirigeants de la V.M.R.O. monnayèrent sans cesse leur idéal soit au profit d'un roi, soit à celui d'une puissance étrangère ayant intérêt à fomenter des troubles dans les Balkans. Bien avant que la Bulgarie n'entrât en guerre, Protogueroff et Alexandroff s'étaient déjà vendus à Guillaume II. Alors que le gouvernement de Sofia déclinait toute responsabilité, les tchetas de Todor Alexandroff attaquaient les Serbes par derrière. Dès que la guerre fut déclarée, les comitadjis formèrent une division, la onzième, que l'Empereur allemand entretenait de ses deniers. Protogueroff reçut pour ses services un bakschisch de trente millions de marks.

Avec l'aide des Allemands l'armée serbe fut refoulée vers l'Albanie; en 1916, les comitadjis furent maîtres de la Macédoine. Mais d'autonomie ils ne soufflèrent mot. C'était un idéal, réservé comme aujourd'hui, pour les discours et les brochures de propagande.

Aussi vous comprenez pourquoi je suis triste en regardant cette photo. Je suis un vieux comitadji mais il ne me viendrait jamais à l'idée d'héberger un de ces terroristes. Entre eux et moi, il n'y a rien de commun. L'immense majorité de la population pense comme moi. Il y a encore quelques rares aveugles qui se laissent tromper par la "Macédoine indépendante". Allons donc! Ivan Mihailoff se vend aujourd'hui comme hier se sont vendus Protogueroff et Alexandroff!

- Mais à qui?

- Allez en Bulgarie, vous vous en apercevrez bien vite. Vous jugerez aussi comment les comitadjis se comportent dans leur propre fief! Allez voir ce qui se passe à Kustendil, à Bansko, à Petritch! Ah! *gde sa starite voivodi!* Où sont les anciens voïvodes?

Je voulais en avoir le coeur net. C'est à cette fin que je me rendis au milieu de l'hiver en Bulgarie. Je n'avais pas encore abandonné l'espoir de trouver la vallée..... "très loin, quelque part, en Yougoslavie", où Ivan Mihailoff et sa bande se chauffaient à un feu de bois.....

Un Dîner à Sofia

A Sofia, les corbeaux sont aussi nombreux que les colombes à Venise ou à Dubrovnik. Ils croassent sur le toit du Parlement, planent au-dessus du Palais Royal et rasant les fenêtres de l'Union Palace. Le garçon apporta une autre carafe de vin macédonien rouge clair et mon voisin de table poursuivit de son ton égal:

- L'architecte de cet hôtel, un des meilleurs du pays, a disparu il y a quelques années. La V.M.R.O. le fit assassiner parce qu'il détenait trop de secrets.....

Je ris. Il vit mon regard incrédule et continua:

- La V.M.R.O. et la Ligue Militaire des officiers bulgares s'aiment comme deux frères de lait. Ils ont fait la grande guerre ensemble et, ensemble, ils ont écrasé le gouvernement paysan de Stamboulisky qui travaillait pour le rapprochement yougoslave. Ces deux institutions sont fortes parce qu'elles éliminent les dissidents par n'importe quel moyen. Prenez le cas Alexieff-Marinopolski. Ces deux officiers, l'un lieutenant, l'autre colonel, ne cachaient pas leur mépris pour les méthodes de la V.M.R.O. Certain jour, Alexieff fut livré par ses camarades aux bourreaux de la V.M.R.O. Dans un moulin, près de Kustendil, on le martyrisa tellement qu'il dénonça son colonel comme complice dans une affaire

d'espionnage imaginaire. Marinopolski, arrêté, torturé à son tour, se pendit dans sa cellule. Le scandale éclata. Le ministre de la Guerre donna sa démission. Alexieff fut relâché. Après la torture il avait écrit avec son propre sang sur le mur de sa cellule: 'Je suis innocent!' Il le répéta dans une requête qu'il présenta personnellement au roi, son chef suprême. Aujourd'hui il est guéri de ses blessures mais il attend toujours la réponse!

- Vous vous moquez de moi. Nous ne sommes tout de même plus au Moyen âge!

- Attendez un peu. Je vous en raconterai d'autres. Les comitadjis ont aussi des ennemis. C'est la fraction dissidente. Ils s'appellent Protoguerovistes, du nom de leur chef, mort maintenant, le général bulgare Protogueroff. Il est de tradition chez les comitadjis que les voïvodes se succèdent par meurtre. Protogueroff fit tuer Todor Alexandroff; en 1928, il fut assassiné à son tour par Vantché Mihailoff. Depuis ce temps la guerre des gangsters fait rage à Sofia. Les Protoguerovistes, plus faibles que les autres, perdent en moyenne 25 hommes par année. Hier encore le quartier des légations fut alerté par une belle pétarade. Le voïvode des Protoguerovistes, Pope Todoroff, déménageait en grand secret. Il était accompagné d'une douzaine de ses gardes du corps. Près de la nouvelle demeure ils furent reçus par des salves de mitrailleuse. Le secret avait été livré aux Mihailovistes et ceux-ci, pour recevoir dignement leur grand adversaire, s'étaient installés dans une chambre de la maison d'en face.... Par miracle, personne ne fut

touché. Certes, Todoroff aurait dû se méfier davantage, d'autant que ce n'est pas la première fois qu'il échappe à la mort. Il s'y achemine, pourrait-on dire, car il lui manque une main et un oeil..... Un jour, on lui apporta un grand livre sous une riche reliure. C'était un roman à dénouement rapide, car, en cherchant à distinguer le nom de l'auteur, le livre fit explosion, arrachant à Todoroff la main droite et l'oeil gauche. Il n'y avait pas à s'y tromper: l'auteur s'appelait Ivan Mihailoff!

- Alors, ce n'est pas la peine d'aller à Chicago?

- Assurément. Rien n'y manque, pas même le 'racketeering'.

Et il me fait quelques récits de notables enlevés en plein jour et relâchés contre rançon. Je haussai de nouveau les épaules.

'Il y a tout de même une police à Sofia!' Comme nous nous rendions après le repas au Club des Architectes et Ingénieurs pour y prendre le café, nous croisâmes cinq agents sur une distance de 500 mètres. Tout en absorbant le nectar turc, mon compagnon me désigna le propriétaire du restaurant, vêtu de noir. Voici deux mois, son frère unique reçut une lettre le priant de se rendre sans délai à Gorna Djoumaia, petite ville sise dans le fief de Vantché Mihailoff. En guise de signature: le sabre avec la tête de mort. Il ne revint pas. Les noeuds coulants se font vite à Gorna Djoumaia.

Je demeurais toujours incrédule. Mon compagnon me donna les noms des cinq ministres et des quinze députés tués depuis 1923. Depuis la

libération de la Bulgarie, en 1878, le nombre des ministres assassinés est de 50. La profession de ministre en Bulgarie est cataloguée par les compagnies d'assurances sous la rubrique 'dangereux'. Aussi toute personnalité politique en vue et les chefs des deux clans macédoniens ont-ils leurs 'ochranas' (gardes du corps).

A peine avions-nous commandé deux slivovitza (eau-de-vie de prune), à la taverne Phoenix, qu'entra un jeune homme, en costume de sport, avec des culottes bouffantes, des guêtres de cuir et la casquette kaki. Il jeta un regard rapide sur les consommateurs et se retira au fond de la salle, suivi d'un petit monsieur tiré à quatre épingles. Sur le trottoir je vis deux autres paires de guêtres de cuir et deux autres casquettes. Les porteurs de cet accoutrement sportif conservaient les mains collées à leurs poches et ne bougeaient plus.

Mon compagnon me donna un coup de coude et dessina un M sur la table:

- L'aide de camp de Ivan Mihailoff! murmura-t-il.

- Et ces trois... chauffeurs?

Ce sont ses gardes du corps... deux parabellums dans les poches du veston et un revolver Colt dans la poche intérieure pour le cas où le parabellum s'enrayerait!...

Une fois dans la rue je lui jetai un regard moqueur. Sofia, le petit Sofia avec ses restaurants familiaux, est donc le Chicago des Balkans? Au-dessus des fils à haute tension croassaient de nouveau les corbeaux, invisibles dans la nuit. Mon compagnon désigna le ciel:

- Il y a des vieilles femmes superstitieuses qui prétendent que ce sont les âmes des comitadjis tués...

A ces mots j'éclatai de rire.

Je ne devais pas rire longtemps.

Chez les Mangeurs de loukoum

Il faisait un froid terrible à Sofia. La mince couche de neige sur le Mont Vitoche qui domine la ville brillait d'un éclat dur: une semaine de gel l'avait transformée en glace. Mais un skieur enragé ne se laisse pas rebuter par si peu. Seulement mes skis me faisaient défaut. Afin de protéger l'industrie nationale, la douane bulgare avait provisoirement confisqué mes pauvres vieilles planches, usées depuis deux années sur le Mont Blanc, dans les Alpes autrichiennes et les Carpathes. On me les rendit enfin après sept jours de démarches, pendant lesquels je fis dixsept visites chez le chef de ces bureaucrates et stationnai quatorze heures devant sept guichets différents, payant à chaque fois sept levas. Comprenez-moi bien: ce n'est pas contre les levas que je proteste, mais bien à cause du temps perdu car je brûlais de désir de gagner à ski les hauteurs quasi-vierges des monts Pirin, la chaîne la plus haute de la Bulgarie, où, entre l'ours et le loup, ses camarades dans la faim, Vantché Mihailoff se chauffait les mains à un petit feu de bois. Je dis petit feu; trop de fumée aurait naturellement mis les gendarmes bulgares sur la

piste. Au dire de mon collègue américain, Vantché était même traqué par ses frères de sang! Tandis que ces bougres de gendarmes s'offraient une bonne bouteille de slivovitza et de grands morceaux de lard, toute la tcheta creusait des trous dans la neige. D'abord pour rester au chaud, et ensuite pour trouver un peu de mousse et de racines, qui, bouillies dans la neige fondue, constitueraient leur seule nourriture. De temps en temps un bûcheron leur apportait en grand secret quelques cubes de Maggi... Etre libérateur, quelle vie de chien!

Les monts Pirin sont élevés et les avalanches nombreuses; j'avais peur d'arriver trop tard. Aussitôt les 49 levas payés je me hâtai vers la gare, et pris un billet pour Simitli, au pied du Pirin.

A la demande pressante du gouvernement yougoslave et pour mettre fin aux actes terroristes des comitadjis, la Bulgarie avait déclaré la Macédoine en état de siège. Je soupçonnai toutefois que cette mesure était restée lettre morte, puisque le seul sergent qu'en route je rencontrai ne me demanda que du feu pour sa cigarette. Par contre le tortillard regorgeait de personnes qui, repérant mes skis, me demandèrent avec insistance des détails sur mon plan de voyage, mais, par contre, se montrèrent très réservées quand, à mon tour, je leur posai des questions. Seul, un jeune homme pâle fut plus loquace. Il m'assura que la Macédoine bulgare était un pays merveilleux encore qu'un peu particulier. Il ne voulait pas dévoiler en quoi consistaient ces particularités mais il m'expliqua tout de même que

ce merveilleux relevait de l'ordre moral.

- Croyez-moi, il n'y a pas un pays en Europe où les gens sont plus honnêtes. A Gorna Djoumaia, à Bansko, à Petritch, partout dans notre Macédoine, vous pouvez déposer cent mille levas au milieu de la rue et vous les retrouverez un an après!

- Heureux de l'apprendre, lui dis-je; je me rends justement à Bansko et la première chose que je ferai, avant même de chausser les skis, sera de perdre cent levas dans la neige. C'est toute ma fortune, mais puisque vous vous portez garant... Je suppose que vous l'avez essayé vous-même?

- Heu!... Je ne suis jamais allé par là, mais tout le monde le dit.

- Alors, c'est vrai, complétai-je. Je suppose que tout le monde dit aussi que Vantché Mihailoff habite le sommet des Monts Pirin, le fameux El Tepe, deux mille neuf cent vingt mètres?

Il eut un geste évasif.

- Demandez aux gens du pays, ils vous renseigneront mieux que moi.

Et comme le train ralentissait:

- Excusez-moi, dit-il, mais c'est ma station.

Il salua et disparut, me laissant rêveur.

Atteindrai-je jamais la vallée secrète où brûle le feu sacré de la liberté macédonienne? Bansko était le village le plus proche des Monts Pirin et j'avais décidé d'y acheter pour cent levas de poule-au-pot au lieu de les semer dans la rue. Ce serait mon premier cadeau pour la tcheta. Sans doute les comitadjis étaient chauffés par un feu intérieur et nourris par la haine mais une

bonne soupe n'a jamais fait de mal à personne!

Après des heures interminables de tortillard, je fus, frémissant d'émotion, transbordé en autocar aux pieds des montagnes Pirin. Je contemplai leurs crêtes sauvages. Là habitait l'Aigle de la Liberté!

Une voix rude interrompit mon rêve. C'était celle d'un monsieur à l'air sévère, vêtu de cuir et d'une casquette kaki, qui ressemblait étrangement à ceux que j'avais admirés à la taverne 'Phoenix'. D'un ton sans réplique il me pria d'occuper une place au fond du car. Je me comportai comme un étranger exemplaire: j'obéis. A la nuit tombante j'arrivai à Bansko.

A première vue, Bansko est un village idyllique. Les animaux domestiques y vivent en liberté. Vaches, buffles, cochons, ânes, chèvres, ponys, oies défilent toute la journée par douzaines dans les rues. Ils mettent si souvent en pratique, au vu de tout le monde, le précepte divin: 'Aimezvous les uns les autres', qu'aucun citoyen ne saurait invoquer l'excuse de l'ignorance.

- Ce que la vie doit être paisible et champêtre ici, m'écriai-je et comme il est dommage que ces pauvres libérateurs crèvent de froid làhaut au lieu de vivre heureux avec les villageois!

Je jetai un regard enchanté vers les cimes blanches et descendis dans la rue. J'avais dormi douze heures. La faim me tenaillait. Je décidai de chercher un bon restaurant et de n'acheter qu'après déjeuner mes 100 levas de Maggi. Je n'escomptais pas trouver des comitadjis tout de suite. Après tout, sait-on jamais?...

Comme chaque village balkanique, Bansko

possède quelques restaurants où les portions d'agneau rôti sont grasses et savoureuses; si je choisis le restaurant 'Pirin', ce fut parce que j'y vis entrer mon ami de l'autobus. Il était gras, il entra en habitué de la maison: donc le menu devait être bon!

Même dans les pires bouges de Marseille et de Hambourg on ne me jeta jamais autant de regards soupçonneux qu'au 'Pirin'. Au milieu de la salle étaient attablés une demi-douzaine de gaillards à l'éternelle casquette kaki, article qui, sûrement, devait être la grande mode du moment en Macédoine bulgare! Parmi eux je remarquai mon ami de l'autobus. Il me jeta un regard noir et continua de dévorer une côtelette d'agneau rôti. Regard éloquent. 'Sale étranger! espion infâme! semblait-il dire, comment oses-tu mettre les pieds dans notre Sainte Macédoine?'. L'homme me dévisageait comme si j'avais massacré sa famille et volé sa veste de cuir, ses guêtres et sa côtelette!

Je ne me creusai pas la tête pour chercher à découvrir la raison de sa colère mais le regardai à mon tour. Il portait un sweater gris qui me parut étrangement rebondi à la hauteur des reins. Ce sweater me fascinait Je ne le quittais pas des yeux. Enfin mon ami se leva. En remontant son pantalon il découvrit innocemment les canons luisants de deux parabellums. Puis il quitta la salle avec ses compagnons. Je les suivis à distance respectueuse. A cinquante mètres de l' 'Hôtel Pirin' ils s'engouffrèrent dans un café '*Makedonska Mladejka Organizatsia*' (Organisation Jeune Macédoine). Le breuvage y était

excellent. Les murs s'ornaient de beaux portraits de héros révolutionnaires et d'une carte de géographie justifiant que presque toute la Macédoine était peuplée de Bulgares. Les regards de ces messieurs aux casquettes kaki me parurent plus noirs que jamais. Ils buvaient du café tout en mangeant du rahat-loukoum et s'amusait à des jeux paisibles: domino et trictrac. L'atmosphère néanmoins était plutôt tendue. A chaque petite table on parlait à voix basse et la plupart des consommateurs s'étaient placés de telle façon qu'ils pouvaient observer l'entrée. Un des messieurs à casquette allait et venait à pas feutrés et, de temps à autre chuchotait à l'oreille de mon ami de l'autobus. Faisant le tour du village je devais le rencontrer à chaque coin de rue. Dans les autres cafés de la ville régnait la même atmosphère de conspiration. En parlant, les buveurs rapprochaient confidentiellement leurs têtes.

Je regagnai mes pénates au crépuscule. Il faisait froid et je me hâtais. Au bruit de mes pas, brusquement les paysans se retournaient et me jetaient un regard où la curiosité se mêlait à la peur.

Bansko commençait à m'intéresser. A tout prix je voulais découvrir quelle pouvait bien être l'occupation de ces messieurs à casquette.

Ce ne fut pas difficile. Vers dix heures et demie du matin, rasés de frais et parfumés, ils faisaient leur apparition au village. Ils déjeûnaient et dînaient à l' 'Hôtel Pirin' et comblaient le vide d'entre les repas en jouant au domino et au trictrac au café 'Jeune Macédoine'. Deux fois par

jour ils se précipitaient dans la rue pour inspecter d'un rapide coup d'oeil l'autobus qui s'arrêtait devant l'établissement. L'homme aux-pas-de-chat, en particulier, s'intéressait vivement aux voyageurs. En le détaillant de près je ne pus m'empêcher de remarquer que sa veste de sport était littéralement gonflée de revolvers!

Interrogeant quelques paysans j'appris que mon ami de l'autobus était marchand de tabac et qu'il possédait un coeur d'or. Je me souvenais de sa figure peu rassurante et ne pouvais que douter de la qualité de son coeur, mais je me gardais bien de le dire. Les autres exerçaient des professions au moins aussi honorables. L'un, par exemple, était membre dirigeant du 'Club de la Jeunesse'. Son unique rôle consistait à vérifier si les portraits des héros révolutionnaires étaient en suspendus. Je l'avais pris pour un simple pilier de café!

Quand on est jeune, on est idéaliste. Le mois de février de l'année 1932 restera l'un des plus tristes de ma vie car j'y perdis pour toujours la foi dans la cause macédonienne. A ma profonde stupéfaction j'acquis la certitude que les enragés joueurs de trictrac n'étaient autres que les 'aigles' de Vantché Mihailoff, les libérateurs courageux de leurs 'pauvres frères opprimés en Yougoslavie'. Le mauvais temps leur faisait provisoirement quitter la montagne pour se retrancher en leurs quartiers d'hiver derrière des barricades de 'rahat-loukoum'. Ils avaient aussi des passe-temps que j'étais bien loin d'imaginer: pour charmer leurs loisirs ils s'occupaient

de comptabilité intérieure: celle, notamment de récupérer, au profit de la V.M.R.O., le trop plein des bourses macédoniennes.

Partout, en Europe, le fisc met les menottes aux mains, la Bulgarie ne fait pas exception. Mais dans son fief la V.M.R.O. y ajoute un noeud coulant de chanvre: les machines infernales coûtent cher, un bon manteau de cuir vaut quelques milliers de levas... Pour ne pas s'égarer dans des calculs compliqués, la V.M.R.O. double simplement les impôts officiels. Pourquoi, dira-t-on, les victimes ne protestent-elles pas auprès de l'inspection de Sofia? Durant mon séjour en Macédoine bulgare il y avait un honnête commerçant de Gorna-Djoumaia qui se posait la même question. Hélas! il le fit à haute voix; le lendemain matin on le trouva pendu au pont du chemin de fer, ce qui devait enlever toute nouvelle envie de critique à ses concitoyens.

Dans un autre village macédonien je fus servi à l'hôtel par un garçon très bien; malheureusement il était sourd et avait une main mutilée. Avant de devenir sourd, il avait séjourné quelques jours à Sofia. Les Aigles du Pirin, le soupçonnant d'y être allé en dénonciateur, lui administrèrent, dans une rue déserte, de leurs talons cloutés, un premier avertissement.

Voilà comment je perdis mon envie de rire. Ce sont deux cas sur dix dont les preuves vivantes abondent dans les villages macédoniens. Mais pourquoi, dira-t-on à nouveau, les victimes n'exercent-elles pas un recours auprès de la police ou du maire? La police ne peut pas s'occuper de la V.M.R.O. Elle l'a déclarée hors-la-loi,

ce qui, en Bulgarie, signifie que les policiers ignorent l'existence de la V.M.R.O. et que les comitadjis ne connaîtront jamais la paille humide des cachots comme le simple citoyen qui, une fois par hasard, a trop bu. Au surplus, le maire, dans, chaque village macédonien est l'homme de paille de la V.M.R.O. de même que les autres fonctionnaires sont à la solde de l'Organisation.

Les villageois opprimés, objectera-t-on encore, devraient bien choisir un conseiller municipal différent? A savoir. Voyons les comitadjis au travail.

Précisément avant les élections municipales de février 1932, la neige tomba en abondance. Revenant d'une promenade à ski, je rencontrai sur la grande route gelée, un charriot à boeufs dans lequel j'entrevis un être humain. Ses yeux étaient clos et il respirait péniblement. Je demandai au conducteur si c'était un bûcheron qui avait été blessé par la chute d'un arbre? Le conducteur après avoir regardé autour de lui d'un air inquiet me chuchota un mot composé de quatre lettres. La victime était un paysan de Bania, petit village près de Bansko. Il avait nourri le rêve dangereux de faire élire un véritable conseiller. Les comitadjis eurent tôt fait de l'envoyer réfléchir en paix à sa folle entreprise à l'hôpital le plus proche. Déjà deux de ses amis méditaient silencieusement entre six planches et une demi-douzaine d'autres se traînaient lamentablement dans le village en crachant le sang.

Les comitadjis avaient découvert qu'une trentaine de paysans voulaient soutenir un candidat à eux et tenaient à cette fin des conciliabules

secrets. Ils chargèrent leurs parabellums, acquis d'ailleurs avec l'argent de ces mêmes paysans, se rendirent dans leur voiture particulière à Bania, forcèrent les conspirateurs, un par un, à se coucher à terre et les piétinèrent à leur aise.

L' 'Organisation Jeune Macédoine' (qui n'est qu'un masque pour la V.M.R.O.) se vante d'accomplir une mission éducative; elle organise, en effet, nombre de conférences dans les villages, principalement pour convaincre la jeunesse que la 'lutte' poursuivie par les comitadjis est juste et que la Macédoine est bulgare, mais les plaintes des mères macédoniennes auprès du corps de leurs enfants, sont hélas bien plus éloquents que les statistiques des ethnographes!

A quelque temps de là je fus présenté par une relation commune à mon ami de l'autobus. Il parlait couramment l'allemand. Je ne pouvais laisser échapper si belle occasion de m'entretenir avec un vrai comitadji des buts de l'Organisation. Il m'assura que les comitadjis étaient prêts à verser jusqu'à leur dernière goutte de sang pour l'indépendance de la Macédoine et qu'ils préparaient une grande offensive pour le printemps, en Macédoine yougoslave. 'Le sort de la minorité bulgare en Yougoslavie est épouvantable, me dit-il, leur vie est impossible et on les tue sans raison!' Tout en disant ces mots, il baissait hypocritement les yeux.

Malheureusement pour la V.M.R.O., chaque citoyen yougoslave est sûr de sa vie, tandis qu'en fief comitadjien les tueries et les vols se succèdent sans arrêt. Car, en dehors des doubles im-

pôts, les comitadjis ont encore un moyen de rançonner la population: ils se présentent chez l'habitant, demandent la meilleure chambre et se font nourrir gratuitement.

Mon ami de l'autobus qui venait de piétiner quelques bulgares et me racontait presque en pleurant la vie 'épouvantable' de ses frères de Yougoslavie, désapprouvait fort cette méthode de mendier, revolver au poing. C'était un philanthrope. A Sofia, s'étant donné pour un adversaire de Vantché Mihailoff, il avait attiré deux Protoguerovistes pauvres dans sa chambre. Sous prétexte d'aller chercher quelques provisions, il sortit un soir, puis revint avec quatre Mihailovistes qui, par la porte entr'ouverte déchargèrent leurs parabellums sur ses hôtes. Dans '*Svoboda ili Smert*' (*Liberté ou Mort*), l'organe secret des comitadjis, de pareils faits divers ne figurent pas à la rubrique 'Assassinats' mais sous la mention: 'Activité des Libérateurs'.

L'affaire de Nevrokop

C'est le soir. Les comitadjis sont réunis au café. Ils parlent du Vardar, la rivière sainte de leur Macédoine rêvée. Un jeune idéaliste à la chevelure abondante entonne une chanson:

Sur les hauteurs du Pirin
 Le grand-père est assis
 Et il joue sur son 'gusla'
 Une de ses tristes chansons.
 A ses pieds les entants se lamentent:
 'Tous les héros sont morts!
 Qui nous défendra contre l'ennemi?
 Où est Goze? Où est Dame?
 Où sont les anciens voïvodes?

Où sont les anciens voïvodes? Goze Deltcheff et Dame Groueff tombaient héroïquement dans la lutte contre les Turcs, mais le dernier véritable voïvode, Todor Alexandroff, fut assassiné par un de ses propres partisans. Au-dessus du groupe des chanteurs est suspendu son portrait sévère que l'on retrouve dans chaque café macédonien. Sur l'autre mur, le calendrier macédonien portant, en bas, la carte de la future Macédoine et, en haut, un groupe héroïque, qui, du sommet d'un rocher, battu par la tempête, guette la liberté lointaine. Lorsqu'on ignore la vérité, le chant mélancolique a de quoi vous émouvoir et cette gravure symbolique pourrait convaincre de l'idéalisme des terroristes, même dans leur propre fief où ils se comportent comme des bêtes sauvages.

L'homme qui parcourt la montagne comme un animal traqué, se cachant le jour, marchant la nuit et risquant sa vie pour faire sauter l'Orient-Express, doit certainement avoir le feu sacré!..... O naïveté! Aujourd'hui, un comitadji n'expose plus inutilement sa précieuse vie; la V.M.R.O. a ses mercenaires. L'an passé, elle libérait une douzaine de condamnés de droit commun enfermés à la prison de Nevrokop et leur promettait une place dans ses rangs pour le cas où ils reviendraient vivants (salaire 6.000 levas par mois, logé et nourri). Mais ils ne revinrent pas: les fusils Mauser de la garde paysanne portent plus loin que les parabellums.

Nevrokop, petite ville perdue dans la montagne a été rendue célèbre par de récents événements. Triste célébrité!.....

Un beau matin de mars, la garde comitadjienne disparut de Bansko. Depuis quelques jours déjà l'atmosphère du café 'Jeune Macédoine' paraissait assez agitée; le voïvode local tenait des conciliabules secrets avec ses hommes. Le soir où je vis mon ami de l'autobus disparaître soudain au beau milieu d'une partie de trictrac, j'eus la quasi-certitude que les comitadjis préparaient un mauvais coup. Bientôt il ne resta plus dans le village qu'un seul héros libérateur, l'un des plus dangereux individus que j'aie jamais connus. Les metteurs en scènes des films de gangsters devraient bien de préférence recruter leurs acteurs en Macédoine bulgare car le plus terrible 'killer' (meurtrier à gages) des films, comparé au 'gunman' Lazareff, de Bansko, se rapproche da-

vantage d'un soldat de l'Armée du Salut! Donc, le triste personnage continua à inspecter les autobus et à trotter, ange gardien d'un nouveau genre, derrière la femme de son voïvode.

Le soir du 25 mars, à 7 heures, une étrange panne d'électricité plongeait Bansko dans l'obscurité. Tous phares éteints, une petite voiture traversa le village à rapide allure; comme par enchantement la lumière revenait peu de temps après. L'après-midi qui suivit, Bansko fut occupé par une compagnie de soldats qui refoulèrent sans ménagements les habitants dans leurs maisons. Sur le tard, le tambour de ville leur rappela que la Macédoine était en état de siège, chose qu'ils avaient depuis trop longtemps oubliée. Les cafés furent clos, les habitants reçurent l'ordre de s'enfermer chez eux après huit heures du soir, les soldats celui de tirer après la première sommation sur chaque promeneur nocturne. De nouveau la lumière fut coupée, et l'obscurité régna sur le village.

Je venais d'assister aux suites d'une tragi-comédie électorale..... Protégés par le commissaire de police de Nevrokop, adversaire de la V.M.R.O., les citoyens de cette ville venaient enfin de réussir à élire un conseil municipal indépendant. Trois des nouveaux conseillers, fort braves commerçants, s'étaient rendus en autocar à Sofia. A leur retour, à quelques kilomètres de Bansko, ils furent enlevés du car, jetés dans la voiture de la V.M.R.O. et transportés comme otages par les comitadjis dans une maison fortifiée.

Le lendemain commençait la comédie des perquisitions. Tout Nevrokop ayant, en effet, pro-

testé contre cet enlèvement auprès du ministre de l'Intérieur à Sofia, des mesures rigoureuses avaient été aussitôt prescrites. Chaque maison devait être fouillée dans ses moindres recoins!

Le village fut cerné. Défense de sortir de chez soi. Dans l'après-midi un sergent fit irruption dans ma chambre. Trois soldats l'accompagnaient, baïonnette au canon. Je m'attendais à les voir au moins ouvrir mon armoire et retourner le lit, mais, à ma grande stupéfaction, il ne fut même pas question des conseillers disparus. On me demanda seulement si j'avais un revolver!

Il en fut ainsi dans chaque maison. Une demidouzaine de pistolets hors d'usage, reliques des temps de la domination turque, furent confisqués. On se garda bien, par contre, de violer la demeure des comitadjis, véritable arsenal et forteresse. A la tombée du jour, me promenant dans cette direction, je fus arrêté par six soldats qui, très rudement, m'invitèrent à faire demi-tour. Plusieurs nuits durant Bansko fut plongé dans une complète obscurité, ce qui permit aux comitadjis de transporter les otages à leur deuxième citadelle, Gorna Djoumaia.

C'est ainsi qu'est utilisé l'état de siège, originellement dirigé contre la V.M.R.O.: brimer la population et protéger les comitadjis contre toute tentative de soulèvement. A Nevrokop, toute la vallée était debout. Un millier d'hommes s'apprêtait à marcher sur Bansko et Gorna-Djoumaia. Rapidement le gouvernement envoya une compagnie de soldats; la vue des grenades et

des baïonnettes découragea les plus braves.

A Bansko la vie normale reprit peu à peu. Les cafés rouvrirent pendant la journée. Les comitadjis restaient toujours invisibles. C'était maintenant au tour des jeunes officiers de jouer au trictrac. Le huitième jour de l'occupation tous, sauf un, repartirent en voiture. Deux minutes plus tard les comitadjis prenaient le café d'assaut. Ils riaient bruyamment et se frottaient les mains. Une fois de plus une poignée de bandits avait forcé le gouvernement de Sofia à capituler. Sans doute, les otages furent rendus à leur famille mais la V.M.R.O. triomphait: le commissaire de police de Nevrokop fut déplacé, les élections annulées. Aux prochaines une seule liste serait présentée: celle de la V.M.R.O.

Al Capone et Jack Diamond paraissent de bien pauvres hères comparés aux bandits de Vantché Mihailoff! Malgré tout, les gangsters de Chicago font l'objet de poursuites et s'ils sont acquittés, on s'empresse de crier à la corruption! Donc, que penser de l'état de choses en Bulgarie, où quelques centaines de malandrins saignent à leur aise une population paisible, l'exterminent sous la protection du gouvernement et, alors qu'ils mériteraient d'être emprisonnés, obligent les habitants à se cacher ou à fuir? Un certain Cyril Montcheff rossa sur la place publique, à Gorna Djoumaia, une femme, Mme Souleva, parce qu'elle s'était plainte aux autorités: on l'avait enlevée, malmenée et dépouillée de tout son argent. Après la bastonnade Montcheff lui cria: 'Retenez-le bien, après le roi c'est moi qui règne ici!' Après

le roi!..... Cela peut s'interpréter comme on veut.....

Le vrai roi dans chaque village macédonien est le 'pouktovi natchalnik', le voïvode local. Si vous vous promenez dans la grande rue de Bansko et que le voïvode Georgi Nasteff ait envie de vous tuer, il n'a qu'à faire signe à son 'gunman'; ce factotum tirera un de ses quatre revolvers et vous enverra huit balles dans la peau. Que votre veuve aille se plaindre au commissariat de police, on lui répondra: 'Vous dites, monsieur Nasteff?..... Je n'en ai jamais entendu parler..... Vous devez certainement vous tromper de village?'

Heureusement Georgi Nasteff n'est pas aussi méchant!..... S'il a fait pendre, un jour, une vingtaine de jeunes hommes dans un bois du Pirin, c'est seulement parce qu'ils refusaient de se laisser embrigader dans la 'Mladejka Organizatsia'.

Voilà où en est arrivée la V.M.R.O. Il y a trente ans, un comitadji était un demi-dieu et chaque paysan faisait tout son possible pour lui venir en aide; aujourd'hui les comitadjis sont de véritables poux qui vivent dans le lit des Macédoniens et sucent leur sang. Toute la population leur est opposée. Pendant l'occupation de Bansko je circulais un jour dans la rue malgré l'interdiction. Peu de jours auparavant, les comitadjis avaient collé sur tous les murs des affiches de propagande en faveur de la 'Mladejka Organizatsia'. Au premier détour je vis une vieille 'baba' (grand-mère, à demi-idiote qui était en train de les arracher sous le nez d'un soldat.

Celui-ci la laissa faire; d'abord les Slaves ont un grand respect pour les pauvres d'esprit, ensuite il savait peut-être que les comitadjis lui avaient tué son fils.....

On peut se demander pourquoi le gouvernement n'agit pas contre les comitadjis? L'explication en est simple: le gouvernement actuel bulgare est un gouvernement fasciste qui utilise les comitadjis pour se maintenir.

Et maintenant, voici un conte.

Il était une fois deux frères de sang yougoslave: appelons-les Miloff et Milovitch. Ils habitaient porte à porte et avaient de temps en temps de petites querelles, ainsi qu'il arrive dans les meilleures familles. La dernière avait été plus grave que les autres mais chacun d'eux l'aurait déjà oubliée si, en la circonstance, Miloff n'avait écouté son serviteur, Mihailoff. Le drôle d'homme! Miloff avait-il sur ses lèvres une parole aimable à l'adresse de son frère Milovitch que Mihailoff le menaçait aussitôt de son revolver; alors le pauvre Miloff abandonnait ses phrases conciliantes pour injurier Milovitch.

On raconte dans l'entourage que les accès de colère de Mihailoff sont magnifiquement entretenus par un personnage qui n'habite pas loin et parle couramment l'italien. Appelons-le Mussolini, pour ne pas interrompre une belle série de noms commençant par M. La maison de Mussolini ne touche à celle de Milovitch que par un angle, les deux façades étant séparées par un étang très bleu et très profond. Mussolini qui est grand sportif, peut d'un bond franchir cet étang.

Il le fera sans doute un jour et, afin d'être assuré de ne pas manquer son pas sur l'autre rive, il a déjà fait préparer un terrain d'atterrissage chez un autre proche voisin de Milovitch, appelé Zogu et que Mussolini fournit d'argent de poche. Parfois la nuit, Mihailoff quitte la maison de son maître pour aller fumer une cigarette dans le salon de Mussolini. On ne sait pas trop bien de quoi ils parlent entre eux, mais ce qui est certain, c'est que lorsque Mihailoff rentre chez lui, ses poches sont toujours gonflées. Moi, je me dis: 'C'est parce qu'il a de grands poings qu'il tient dans ses poches, de peur qu'on ne lui prenne son revolver!'. Il est des gens qui prétendent toute autre chose. Quoiqu'il en soit, Mihailoff tyrannise son pauvre maître qui n'ose même plus jeter le moindre coup d'oeil vers son frère Milovitch.

Cette histoire est sans doute très obscure. Pourquoi Mussolini veut-il absolument que les deux frères se battent? Simple question de poissons m'a dit quelqu'un, affirmant que le côté de l'étang qui appartient à Milovitch est de beaucoup plus poissonneux que celui où pêchent les gosses de Mussolini. Et ce qu'il en a des gosses! Il en a tellement, qu'il voudrait bien les mettre en pension chez Milovitch, qui dispose de beaucoup plus de place. Seulement Mussolini ne veut pas payer un sou, et réclame toutes les chambres de la maison de Milovitch qui donnent sur le lac. Milovitch qui est aussi un grand gaillard, a simplement répondu: 'Reste chez toi avec ta marmaille!' Alors Mussolini est entré en grande colère et l'on dit qu'un beau jour il veut dyna-

miter la maison de Milovitch avec l'aide de Miloff, de Mihailoff et de Zogu. Une fois Milovitch enseveli sous les décombres, on se partagera le terrain.

Seulement il y a un grand danger: Miloff et Milovitch, qui sont des frères de lait, sont également assez forts pour rosser ensemble Mussolini. S'ils faisaient cause commune et oubliaient leur petite querelle, Mussolini n'arriverait jamais de l'autre côté de l'étang; c'est pour cela qu'il a convaincu Mihailoff qu'il doit de temps en temps menacer son maître et lui prêcher la haine. On dit qu'il ne le fait pas pour rien. Je pense à part moi que Mussolini lui donne chaque fois des bonbons d'eucalyptus à l'usage de ses cordes vocales. Peut-être même un chèque est-il dissimulé au fond de la boîte.

C'est de toute manière une bien vilaine histoire!

Stamboulisky et ses ennemis

Il nous faut maintenant aborder l'une des plus grandes tragédies qui se soient déroulées en Europe, après la guerre. On a fait grand bruit autour de la terreur blanche de Horthy en Hongrie, alors que, généralement, l'orgie de crimes et de meurtres qui eut lieu en Bulgarie pendant les années 1923 à 1925 est passée presque inaperçue. Les criminels de 1923 possèdent toujours la plus grande influence en Bulgarie et le pays vit toujours sous le régime de l'arbitraire; sous ce régime tout est possible. L'histoire pourrait donc se répéter, ce pourquoi je voudrais retracer ici comment un gouvernement bulgare, représentant une infime minorité, a pu assassiner vingt mille de ses meilleurs sujets.

Il me faut, tout d'abord, présenter les acteurs de ce drame effroyable. Ce sont les paysans bulgares, représentant plus de 80% de la population et formant le parti agraire avec Alexandre Stamboulisky pour chef; la bourgeoisie bulgare: professeurs, commerçants, spéculateurs, journalistes, fonctionnaires, organisés en plusieurs partis qui se combattaient avec acharnement; les comitadjis; la Ligue secrète des Officiers 'Kubrat'; enfin, le roi Boris.

Le paysan bulgare est sobre, réfléchi, plutôt taciturne, peu exubérant, affectueux et hospita-

lier. Il est assez intelligent et très bon travailleur. Moins gai, moins blagueur que le Serbe, il est aussi moins fin; le sang mongol lui a donné quelque chose de cruel, qui se manifeste rarement dans la vie courante mais davantage dans cette communauté forcée qu'est l'armée.

Il présente encore deux traits particuliers qui devaient lui devenir fatals en 1923: il s'intéresse énormément à la politique et il n'aime pas les citadins qu'il considère plus ou moins comme fainéants et voleurs, vivant du fruit de son travail.

Stamboulisky était un vrai paysan, fort et têtu comme un buffle. Trapu, large d'épaules, le front souligné d'une masse de cheveux noirs, il possédait toutes les qualités du vrai batailleur; agressif, sûr de soi-même, hardi, il avait la force de prendre spontanément des résolutions et se souciait peu de l'avis des autres. Sa grande intelligence, son idéalisme plus grand encore, en faisaient un vrai chef.

Patriote, pacifiste surtout, ce fut sa perte. Car, en Bulgarie prédominait toujours le clan militaire, revanchard et germanophile qui regrettait le bon vieux temps de Ferdinand et dont les meilleurs amis étaient les comitadjis. Ceux-ci voyaient avec fureur Stamboulisky rechercher le rapprochement avec la Yougoslavie. L'alliance réalisée aurait mis fin à leur activité largement payée. Le troisième groupe de ses adversaires se composait de spéculateurs urbains en matières premières: Stamboulisky était l'homme des coopératives paysannes.

De telles qualités qui eussent favorisé un bon

dictateur dans n'importe quel pays furent en Bulgarie où il n'était que ministre constitutionnel, la cause de sa chute. Si elle survint après quatre ans d'activité durant lesquels il dota la Bulgarie pour la première fois d'un régime vraiment démocratique et populaire, c'est du fait de certains 'défauts' de son caractère. Il avait trop de confiance en soi, il était un peu fataliste et ne voulait pas croire aux machinations ourdies autour de lui.

Pourtant il aurait dû se méfier, les prisons bulgares ne lui étant pas étrangères.

C'est en 1915, au soir de la déclaration de guerre qui alliait les Bulgares aux Allemands et aux Turcs, contre la volonté du peuple, que Stamboulisky se présenta devant le roi Ferdinand et lui déclara que c'était aller au devant d'un désastre et qu'il en répondrait de sa tête. Ferdinand le fit condamner à la réclusion perpétuelle. Les autres dirigeants du parti paysan le rejoignirent bientôt. Pour tuer le temps, les condamnés parlaient de l'avenir et élaboraient entre eux un plan de campagne contre le roi félon.

Après la débâcle bulgare, des détachements de soldats se précipitèrent à Sofia afin de libérer le seul homme en qui la patrie avait encore confiance: Stamboulisky. Le roi prit peur et le pria de former le ministère. En route vers le sud avec la délégation qui devait signer l'armistice à Salonique, Stamboulisky fut entraîné par les troupes révoltées. Avec son ami Daskaloff il se mit à la tête des insurgés et marcha sur Sofia. Mais le roi avait un défenseur en la personne du général Protogueroff, voïvode des comitadjis. La bataille

fit rage près de la ville. C'est ainsi que les comitadjis se battaient contre le peuple bulgare, pour sauver la vie à un prince étranger, traître au pays! En hâte les Allemands envoyèrent une division. L'arrivée de nouveaux insurgés décida du combat: Ferdinand le Félon abdiqua et prit la fuite.

A partir de ce moment, le sort de Stamboulisky et de Daskaloff était déjà réglé. Les Macédoniens ne pouvaient lui pardonner cette 'trahison'.

Le parti paysan prit le pouvoir et se renforça d'année en année. Aux premières élections les députés paysans obtenaient 86 sièges contre 47 aux communistes; en 1923, ils acquirent 212 mandats sur un total de 243 et les communistes 16. Pourtant Stamboulisky n'avait jamais combattu les communistes en tant que parti politique; très sagement il les avaient attaqués sur leur propre terrain au moyen de réformes sociales qui, certainement, sauvèrent le pays du bolchevisme.

Le communisme dans les pays agraires des Balkans a peu de traits communs avec le communisme prolétarien des grandes villes. Après la guerre, quiconque en Yougoslavie comme en Bulgarie voulait exprimer son mécontentement, votait rouge, en l'absence d'un autre parti réformateur. Ainsi le programme social de Stamboulisky parvint à étouffer lentement le communisme bulgare. Grâce à la loi sur le travail obligatoire on réussit enfin à construire des routes convenables et à créer les chemins de fer indispensables: la réforme agraire, bien qu'incomplète, mit la terre à la disposition de tous; les banques

agricoles délivrèrent les paysans des usuriers; avec les coopératives agricoles les paysans purent enfin profiter des bénéfices de leur travail que se partageaient auparavant quelques centaines de spéculateurs, réunis en cartels tout puissants.

Malgré le lourd tribut des réparations, Stamboulisky réussit également à équilibrer le budget en comprimant surtout les dépenses de l'armée. Il préférait une classe paysanne satisfaite et payant ses impôts à des cartels falsifiant leurs bilans; il partait de cette conception fort juste qu'il vaut mieux avoir une monnaie stable et résister aux exigences des officiers en retraite. Après l'effort acharné de lui-même et de ses collaborateurs, la semence germa et la balance commerciale commença à révéler un excédent.

En politique extérieure, il ne fut pas moins heureux: après quelques tentatives infructueuses, il finit par vaincre la méfiance yougoslave et conclut le premier traité de rapprochement, celui de Nich, destiné à mettre fin aux incursions des comitadjis en territoire yougoslave.

Conformément à ce programme de rapprochement, il repoussa les offres de l'Italie. Quand, en avril 1920, le ministre de l'Italie à Sofia, baron Aliotti, proposa à Stamboulisky une alliance italo-bulgare contre la Yougoslavie, il refusa énergiquement. Le traité de Nich enragea particulièrement les comitadjis dont l'activité, après une longue éclipse, venait de reprendre. Discrédités par leurs cruautés en territoire occupé, les comitadjis s'étaient en effet tenu cachés depuis la fin de la guerre. Mais le Traité de Neuilly qui, injustement, privait la Bulgarie de la Thrace et

de la Dobroudja, raviva le sentiment national et la V.M.R.O. en prit prétexte pour se poser, une fois de plus, en champion de l'indépendance macédonienne. Todor Alexandroff poussa l'impudence jusqu'à demander à Stamboulisky une contribution de quelques millions de levas. Stamboulisky refusa et fit emprisonner un certain nombre de comitadjis. Ils répondirent par l'assassinat de son ministre de la Guerre, Dimitroff, et en occupant bruyamment, en 1922, la ville de Kustendil.

Stamboulisky se contenta d'emprisonner quelques comparses de second plan alors que, dans n'importe quel autre pays, les bandits eussent tous été passés par les armes. En pacifiste convaincu, il s'opposa formellement à la création d'une milice paysanne régulière, qui, bien équipée, aurait eu raison, bien vite, des comitadjis et de la clique militaire. S'il ne pouvait rien entreprendre contre les comitadjis, c'est que dans le même temps la Ligue secrète militaire conspirait contre lui. Il le savait mais il ne fit rien.

Ainsi, il précipita lui-même sa chute. Il était en son pouvoir d'écraser, au moyen d'un coup d'Etat, l'infime minorité des éléments revanchards et perturbateurs; par respect pour la Constitution, il dédaigna de conspirer. Voulant compter sur la seule majorité parlementaire, il négligea de démasquer le jeu des autres et ce furent eux qui réussirent le coup d'état contre lui.

L'histoire nous montre que dans chaque coup d'état réactionnaire le chef de l'Etat joue un rôle important. Quel fut celui de Boris III?

Le roi Boris ne savait pas seulement conduire une locomotive; il s'entendait également aux choses de l'agriculture, aussi bien que les agrariens eux-mêmes. Et c'est sans doute pour parler de la moisson prochaine qu'il vint trouver Stamboulisky à sa ferme, la veille même du coup d'Etat. Les ouvriers qui travaillaient, ce jour-là, dans la vigne du Président ont rapporté que la conversation leur avait paru plutôt agitée, mais même un roi et son premier ministre ne peuvent pas toujours être d'accord sur les meilleurs moyens de combattre le phylloxéra! Il est vrai aussi qu'en partant de chez Stamboulisky le roi téléphona immédiatement à Sofia et que les communications étaient coupées lorsqu'à son tour Stamboulisky voulut téléphoner. Le hasard a de ces imprévus.....

C'est sans doute aussi pour témoigner une fois de plus de ses penchants bucoliques que le roi invita à déjeuner le préfet de police de Sofia le jour même du coup d'état et lui fit cadeau d'une corbeille de fruits de ses domaines. Des agrariens prétendent, il est vrai, que le roi le fit pour ne pas éveiller les soupçons de ce fonctionnaire influent qui, peut-être, avait eu vent de quelque chose mais ces racontars sont le fait de gens jaloux: les cerises royales sont réputées les meilleures de Bulgarie!

Aujourd'hui même, on trouve encore des paysans qui croient à la complicité de leur roi dans les massacres de 1923 et l'appellent ouvertement 'Boris le Dernier'. Il ne faut pas en conclure qu'ils soient anti-monarchistes: ils sont seulement bien renseignés. Car on dit que si le roi

avait un fils, il ne le prénommerait ni Boris, ni Ferdinand, mais simplement Ivan, en reconnaissance des grands services rendus par le principal pilier du trône, chef des gardes du corps privés du roi: Ivan Mihailoff!

Petit manuel de guerre civile

Tous les leaders du parti paysan furent arrêtés les 9 et 10 juin 1923 ainsi que les ministres agrariens et quelques douzaines de députés. Un nouveau gouvernement fut formé sous la direction du professeur Tsankoff. Stamboulisky, défendu par la garde paysanne mal armée, se rendit cinq jours plus tard. Il fut trainé de village en village et transporté finalement à sa maison de Slavovitza. Là, pendant vingt-quatre heures, on le tortura à coups de couteau. Le chef des bourreaux, un certain capitaine Harlakoff, l'obligea ensuite à creuser lui-même sa propre tombe. On lui coupa le nez, les oreilles et la main droite avec laquelle il avait signé le traité de Nich; finalement il fut abattu à coups de revolver. Pour son frère on eut encore moins d'égards; il fut attaché sous un camion qui démarra à fond de train; après quelques kilomètres il ne restait plus que les mains.

Le coup d'état, bien préparé, fut exécuté avec une rapidité foudroyante. Seule, la Ligue militaire était dans le secret. Todor Alexandroff lui-même ne se doutait de rien. Accourus en toute hâte, les comitadjis, furent trop heureux de tenir le rôle de bourreaux qui leur avait été réservé;

ils l'accomplirent avec une telle conscience que, bientôt, l'ordre régna de nouveau dans tout le pays.

C'est du moins ce que prétendit la presse gouvernementale. Le parti paysan était devenu muet. Ses journaux avaient été interdits, et les conseils municipaux dissous. Les masses paysannes, terrorisées, privées de leur chef, ne résistaient plus à la dictature fasciste. Cette apparente résignation ne devait pas suffire au gouvernement de Tsankoff qui élaborait un plan diabolique en vue d'exterminer définitivement le mouvement paysan.

Tout d'abord liberté complète fut donnée à la presse communiste et aux communistes eux-mêmes, simple manoeuvre destinée à pousser les masses paysannes vers la gauche. Elle ne réussit pas. Fidèle aux principes de Stamboulisky, le parti paysan répudia toutes les offres de l'extrême-gauche.

C'est alors que Tsankoff décida de provoquer un soulèvement. Le nouveau gouvernement se sentait assez fort pour le réprimer: en dehors de l'armée, il avait l'appui des comitadjis et des débris de l'armée du général russe Wrangel, réfugiés en territoire bulgare.

Sous le couvert d'un complot communiste, il fut procédé à des arrestations en masse. La population s'insurgea et, chassant les comités gouvernementaux qui avaient remplacé les conseils municipaux, instaura un gouvernement local populaire qualifié immédiatement de communiste!

Tsankoff et ses amis triomphaient. L'armée blanche avait enfin un prétexte pour un massa-

cre général des communistes et agrariens. L'état de siège fut proclamé; les troupes reçurent l'ordre de tirer sur la population sans avis préalable.

Ce fut une belle boucherie.

En lisant les détails de cette guerre civile on est tenté de croire que tout le gouvernement de Tsankoff s'était vendu au diable, corps et âme. Les instructions données étaient aveuglément suivies.

‘D'abord, proclamait-il cyniquement, vous aurez à vous débarrasser de quelques douzaines de ministres et députés paysans. Arrachezles des prisons et faites-les tuer dans la rue par des “inconnus”; les comitadjis, gens discrets, me semblent tout à fait indiqués pour ce genre de travail. Rappelez-vous aussi qu'une “tentative de fuite” est, en temps de révolution, un bon prétexte pour tuer des prisonniers sans défense. De cette façon vous ferez disparaître tous les intellectuels suspects: avocats, docteurs, ingénieurs, rédacteurs de journaux, anciens maires et instituteurs. Ce travail accompli, partez respirer l'air pur des campagnes. Là aussi vous attend un travail utile.

Allez d'abord à Saran-Bei. Les insurgés y ont battu vos soldats et ont rompu les communications entre la vieille Europe et Constantinople. Quelle belle occasion pour vous de vous poser en champions de l'ordre! Les soldats russes de Wrangel sont déjà en route pour Saran-Bei. Ils ont appris en Russie du Sud comment on étouffe un soulèvement. Bientôt les paysans jetteront leurs vieux fusils et prendront la fuite, abandon-

nant leurs morts sur le champ de bataille. Ce combat vous donnera l'occasion de tuer sans trop d'ennuis tous les insurgés des districts voisins. Nous sommes un petit pays; il y a encore une commission de contrôle des alliés et il importe surtout de sauvegarder les apparences. Vous ferez transporter les morts à Saran-Bei et nul ne pourra prouver qu'ils ne sont pas tombés au cours de la lutte! Il convient aussi de ne pas faire trop de bruit. Pas de fusillades près des villes. Mieux vaut tuer à la baïonnette. Avant tout, procédez avec méthode. Faites préparer chaque jour des fosses pour cent prisonniers et par avance vous saurez ainsi combien de jours la "fête" à Saran-Bei durera. Si les soldats étaient un peu fatigués par ce genre d'exercice, vous avez toujours les comitadjis en réserve. Pour eux c'est un vrai plaisir d'enfoncer des baïonnettes dans des corps ligotés. Une expérience intéressante à faire, c'est d'attacher quelques agrariens à des camions transportant des vivres; s'ils arrivent en bouillie (je parle des agrariens, naturellement), c'est tout simplement qu'ils ne sont pas assez résistants pour ce genre de promenade. Tuez aussi les médecins qui soignent les insurgés: ce sont des traîtres! Brûlez les maisons des rebelles et mettez-les à sac; donnez aussi la permission à vos officiers de suivre le digne exemple de ce juge d'instruction de Sofia qui changea son vieux complet contre les vêtements neufs de Stamboulisky. Ravagez aussi leurs récoltes: il y a assez de blé en Bulgarie! Bombardez les villages et servez-vous des paysans pour vos expériences de balistique: par exemple, mettez-les en

file indienne devant le peloton d'exécution afin de vous rendre compte combien de corps peut traverser une balle. Bientôt vous manquerez de cibles; promettez alors la grâce aux milliers de paysans réfugiés en montagne s'ils veulent se soumettre; ils auront faim et vous verrez comment ils courront vers leurs villages. Tuez-les sur le champ pour les empêcher de commettre une deuxième fois le crime de se soulever contre les autorités!

Abattez-les en dehors des villages et défendez à leurs familles d'aller chercher les cadavres. Il faut qu'ils demeurent comme un avertissement. Si leurs femmes et leurs enfants pleurent trop, tuez-les à coups de baïonnette; ce serait par trop cruel de laisser ces êtres devenir fous de chagrin. Ménagez aussi de temps en temps quelques exécutions publiques. Prenez un député paysan, convoquez toute la population sur la grande place du village, coupez-lui le nez, les oreilles, les mains, les pieds et tout ce qui peut vous faire encore envie. Les spectateurs deviendront vos serviteurs les plus dévoués. Dans les villages près du Danube votre tâche sera légère; vous n'avez qu'à entasser vos prisonniers sur des barques; privez-les de nourriture quelques jours avant leur mort pour que leurs cadavres ne corrompent pas trop le beau Danube bleu.

Le gros du travail accompli, vous instaurerez des cours martiales qui feront le tour des villages. Vous pourrez faciliter considérablement la mission des juges en assommant auparavant les prisonniers, de sorte qu'ils seront incapables de comparaître devant le tribunal.

Un peu de gaîté sera aussi nécessaire pour soutenir le moral de la troupe. Tuez quelques paysans sur la grande place des villages et obligez les femmes à danser la “choro” autour des cadavres. Allumez encore quelques maisons en guise de feu d'artifice et tout le monde sera content. Tuez les femmes qui refuseront de danser: Il faut enfin que ce peuple, habitué à l'anarchie de Stamboulisky, apprenne à obéir!’

L'armée, les Wrangeliens et les comitadjis exécutèrent ces ordres à la lettre. Ainsi périrent pendant l'année qui suivit le coup d'état, 18.000 Bulgares.

Le gouvernement de Tsankoff, dans lequel les portefeuilles les plus importants (Guerre, Intérieur, Affaires Etrangères) étaient détenus par des militaires, joua son double rôle avec habileté. Vis à vis de l'Italie il se montra fasciste, élève dépassant son maître. Envers la France et l'Angleterre il se posa en sauveur de la vraie démocratie contre le danger communiste de ce coin de l'Europe. Toute la presse européenne répéta le mensonge de Sofia affirmant que Stamboulisky avait signé un traité secret avec Moscou. Pour égayer enfin les socialistes de la vieille Europe un portefeuille fut confié à un socialiste.

Ainsi fut retardée l'heure où l'Europe allait découvrir qu'une bande militaire, revancharde et spéculatrice était en train de massacrer un peuple paisible et de réduire à néant tout le progrès accompli sous Stamboulisky. Ce gouvernement de professeurs utilisa les écoles comme prisons. Pour complaire aux agioteurs, les coopératives

furent désorganisées et les paysans furent de nouveau contraints de vendre leurs produits à vil prix. Menacés de mort, ils travaillaient mal leurs terres. Pendant la deuxième année de guerre civile, la disette régna faute de blé, en Bulgarie, pays qui en avait toujours exporté de grandes quantités. Le gouvernement avança de grosses sommes aux cartels et la V.M.R.O. fut magnifiquement rétribuée. Naturellement le change tomba.

Soudain, en Europe, se produisit un revirement à gauche. Curzon et Poincaré furent remplacés par Mac Donald et Herriot. L'Italie, le grand espoir du fascisme bulgare, abandonna à leur propre sort Tsankoff et ses collègues. Le meurtre du député socialiste Mateotti, perpétré par le parti fasciste avait trop secoué les esprits européens pour que Mussolini courut le risque de découvrir plus avant son jeu. L'Albanie, cette tête de pont de l'Italie sur la péninsule balkanique, demeurait toujours trop en effervescence: l'heure n'était pas encore venue pour le fascisme italien.

Les effets de ce changement de politique ne se firent pas attendre. La Bulgarie reçut un avertissement de l'Angleterre au sujet des incursions des comitadjis en Yougoslavie. Tsankoff prit peur et fit procéder à l'arrestation de comitadjis. Mais comme on opéra sur les indications de Todor Alexandroff, on emprisonna des individus de second plan. Quelque temps après Todor Alexandroff fut assassiné d'une manière mystérieuse.

On prétendit qu'il s'était vendu aux communistes avec qui, à Vienne, il venait d'engager des

pourparlers. Son rival, le général Protogueroff, lui succéda.

Le pire des crimes du cabinet Tsankoff fut l'assassinat du nouveau leader du parti paysan, Petko Petkoff. Le meurtrier, arrêté par la foule, exhiba une carte d'agent secret et fut relâché..... De nouveau la Bulgarie venait de perdre un de ses plus grands hommes. Il savait depuis longtemps que la Ligue Militaire l'avait condamné à mort; le gouvernement l'accusait publiquement de haute trahison. Après avoir eu le cran de montrer en pleine Chambre des Députés, du haut de la tribune, la chemise ensanglantée du député paysan Stoyev, son sort avait été réglé. Il fut abattu exactement un an après Stamboulisky, et par ce meurtre, accompli au jour anniversaire du premier, le gouvernement proclama que le parti paysan demeurait hors de la loi.

Cette fois toute l'Europe protesta. M. Herriot envoya un télégramme de condoléance à la famille de Petkoff. Le régime de l'arbitraire poursuivit tranquillement ses méfaits.

Il continue encore aujourd'hui. C'est pourquoi il importait de rapporter ici ce sombre drame trop longtemps caché à l'Europe.

Les nouveaux gouvernements, présidés successivement par Liaptcheff, Malinoff et Mouchanoff prolongent la politique désastreuse de Tsankoff. Alors que la majorité du peuple bulgare souhaite un rapprochement avec les Yougoslaves, le gouvernement entretient et nourrit une politique fasciste. MM. Mouchanov et Vantché Mihailoff accomplissent l'un et l'autre le voyage de Rome,

celui-là ouvertement, celui-ci en secret. En 1923, les comitadjis n'étaient que des bourreaux, aujourd'hui ils dirigent la politique extérieure de la Bulgarie; à l'intérieur, le fascisme s'appuie sur eux. Le gouvernement protège toujours les cartels contre les coopératives; le cas échéant et comme auparavant, il truque les élections. Les droits de l'homme n'existent pas.

Un moment, les paysans prirent espoir. Après les élections de 1931, trois ministres du parti paysan participèrent au pouvoir. Mais bientôt, ils désertèrent leur parti, s'opposant même à l'amnistie des chefs qui avaient échappé au massacre de 1923 et vivent toujours exilés. Heureusement, un nouveau parti paysan, '*Alexandre Stamhoulisky*' s'est formé. Les traîtres restent sans appui. Un des membres du nouveau Comité central est Nicolas Petkoff, frère de Petko Petkoff, fils de Dimitri Petkoff, qui furent tous deux ministres et, tous deux, assassinés par leurs adversaires politiques.

Comprend-t-on maintenant pourquoi il y a tant de gardes du corps à Sofia? Et s'il y est un métier lucratif, c'est bien, certes, celui d'armurier.....

Sofia change

En faisant du ski dans les Monts Pirin, on découvre des choses remarquables.

J'avais passé la nuit dans une petite cabane près de Banderitza Jezero, et j'étais reparti le jour suivant à la recherche d'une route praticable pour le sommet de l'El Tepe. En traversant un bois de pins je rencontrai un bûcheron. Je lui offris du tabac. Il me tendit un morceau de pain noir et du lard fumé. La conversation s'engagea sur les récents événements. Il n'y a qu'une chose dont on parle en Macédoine 'libérée': la lutte secrète contre les comitadjis. Le bûcheron me demanda si j'avais vu Ivan Mihailoff? Je secouai la tête:

- J'aime trop la montagne pour m'y laisser traîner les yeux bandés! répondis-je.

- Il ne vous aurait d'ailleurs certainement pas reçu, répliqua le bûcheron. Mihailoff n'est visible qu'en été seulement, quand il prend le frais lui-même, de préférence dans cette vallée.....

J'ouvris de grands yeux:

- Mihailoff n'aurait-il pas, par hasard, donné audience, l'année passée, à un journaliste américain?

Il éclata de rire:

- Ce fut une belle 'rigolade' continua-t-il. Vous savez que d'ici au village, il y a trois heu-

res à cheval, tout au plus. On mit le pauvre Américain à dos de cheval près de Gorna Djoumaia et on le fit tourner deux jours en rond avant de le conduire jusqu'ici. Tous les bandits, Mihailoff en tête, s'étaient mis en uniforme pour le recevoir. Il était ravi.....

Je poussai un grand soupir de soulagement. Le problème angoissant qui m'avait attiré, trois mois auparavant, en Bulgarie, était enfin résolu. Je venais de découvrir la vallée, 'très loin en Yougoslavie', où Vantché jouait au comitadji. Elle était située en pleine Macédoine bulgare, à dix heures de la frontière.....!

Rien maintenant ne me retenait plus en province. Sitôt de retour à Bansko, je pris l'autobus au chef-lieu du district, Razlog, afin d'y faire viser ma carte d'étranger. Au cours de ce petit voyage j'eus, une fois de plus, l'occasion d'admirer le sens pratique des comitadjis et de juger comment ils avaient résolu le problème des transports en commun. Il est grand temps que les Parisiens et les Parisiennes qui, si stupidement, réservent leurs revolvers aux drames de jalousie, apprennent comment, en s'organisant, ils peuvent obtenir gratuitement une place dans un autobus archi-plein.

Le trajet de Nevrokop à Sofia, 200 kilomètres environ, est desservi par des autobus appartenant à une coopérative de paysans. Naturellement les comitadjis s'en sont emparé pour exploiter l'affaire à leur profit. En revenant de Razlog, l'autobus était plein. Deux secondes avant le départ, un monsieur guêtre s'approcha; après avoir dévisagé chacun des occupants de l'air d'un bour-

reau qui va choisir sa victime, il fit signe à un jeune homme qui descendit aussitôt. Le monsieur aux guêtres le remplaça. C'était le voïvode local, qui exerçait ainsi son privilège dans une entreprise payée par le peuple. Bien entendu les comitadjis ne payent pas, même quand ils se substituent à un voyageur payant.

Ce petit jeu se déroule parfois autrement. Il en est parmi les paysans qui n'ont pas froid aux yeux. L'un d'eux descendit d'un magistral coup de poing le comitadji qui le sommait de se lever. Cet acte de défense contre un voleur légitime lui valut de la V.M.R.O., une condamnation à mort. S'il vit encore, c'est parce qu'il est connu comme l'un des meilleurs tireurs de la Macédoine bulgare.....

Je trouvai Sofia transformé. Certes, le Mont Vitoche était toujours là ainsi que les corbeaux, mais les abords de mon hôtel, près des Bains publics, s'étaient singulièrement modifiés. Où je n'avais distingué auparavant qu'un quartier bourgeois et paisible, je découvrais aujourd'hui des petites rues pleines de comitadjis.

Les petits cafés, autour des Halles, en étaient remplis. Ils se promenaient tranquillement sur le Boulevard Dondoukoff. Je devinais maintenant pourquoi les passants baissaient la voix sur leur passage. Je saisis la raison pour laquelle le monsieur moustachu qui prenait chaque jour son thé au café 'Splendid' était accompagné par quatre gaillards dont deux avaient toujours leurs regards fixés sur la porte et je donnai pleinement raison à ce passant paisible qui porta brusquement la main à sa poche quand, dans la foule,

je le bousculai par mégarde. Je compris aussi pour quelle raison tant de gens se retournaient, tous les cinquante mètres, avec un tremblement nerveux.

En arrivant pour la première fois à Sofia, j'avais déjeuné, comme tout Européen de l'Ouest, d'une tasse de thé et de croissants. Après mon séjour en fief terroriste je descendis dans la petite rue Vesletz pour y absorber dans une modeste 'Mlekara' un grand bol de lait caillé accompagné d'un morceau de pain bis. La boutique n'était jamais vide. On y trouvait deux sortes de clients: ceux qui payaient et ceux qui ne payaient pas. Les premiers, presque tous de petits employés, portaient de mauvais vêtements de confection. Les seconds se pavanaient en vestes de cuir, casquettes kaki et bandes molletières d'une couleur allant du réséda-doux au vertpomme-pas-mûre. Si, parfois, ils plongeaient les mains dans leurs poches, ce n'était pas assurément pour en retirer de l'argent, mais afin de s'assurer que leur parabellum y était toujours.

Lorsque je passai dans la rue Vesletz il me jetèrent des regards étonnés. La rue Vesletz est une rue qu'un étranger qui se respecte ne fréquente pas. Quand, un jour, j'y pris quelques photos, les comitadjis, qui s'y balançaient d'une jambe sur l'autre en comptant attentivement les pavés, me dévisagèrent farouchement. Le jour suivant, je remarquai deux comitadjis adossés au mur de mon hôtel. Au demeurant, malgré leur réputation, ce devait être de timides garçons. Ma première pensée fut qu'ils étaient venus me demander des épreuves des photos prises la veille.

Quand je sortis ils ne purent se décider à m'aborder, se contentant de me suivre de près. Après dix jours, ils ne s'étaient toujours pas prononcés, mais ils savaient ce que je faisais, et où j'allais.

Le plus souvent j'allais seulement à la poste; l'employé du guichet 'Poste Restante' ne me vit jamais m'éloigner que le sourire aux lèvres. D'abord il était très aimable, ensuite le simple examen de mon courrier me remplissait toujours d'une douce hilarité.

A l'étranger, le premier geste d'un touriste qui reçoit une lettre 'Poste Restante' est de déchirer l'enveloppe. C'est, en Bulgarie, un geste absolument nécessaire si l'on veut conserver sa sympathie pour le gouvernement démocratique. Regardées de près ces enveloppes présentent, en effet, un drôle d'aspect. Un enfant lui-même s'apercevrait qu'elles ont été ouvertes et recollées. Déjà cela se remarquerait en inspectant l'intérieur de l'enveloppe à la lueur d'une lampe. 'Mais objectera-t-on, c'est là l'ordinaire et habituelle censure du temps de guerre'. Doucement! Il importe avant tout de ne pas exprimer pareille opinion à haute voix. Nous sommes, retenons-le, en pays démocratique et si l'on est un étranger en vue, un journaliste par exemple, on peut être assuré qu'un ange gardien du gouvernement démocratique de Mouchanov ou du gouvernement terroriste de Mihailoff vous écoute. L'usage veut, en effet, qu'on baisse la voix pour parler politique; toute infraction à cette règle risque de vous coûter cher. Si l'un de vos amis, par exemple, insistait et vous demandait de bien préciser si oui ou

non une censure postale secrète existe en Bulgarie, empressez-vous de lui répondre simplement ceci:

- Les apparences seules vous égarent, cher ami. La chose est simple comme bonjour. Vu la crise, le gouvernement bulgare entend ajouter un nouvel article aux produits déjà monopolisés. Cette fois on a choisi la colle. Si le gouvernement fait ouvrir les lettres de toutes provenances, c'est afin de faire analyser par ses chimistes la nature intrinsèque de la colle employée. Je gage qu'une grande usine de votre pays recevra un jour une commande monstre! Pour le reste, tranquillisezvous: les chimistes, en question s'intéressent exclusivement à la colle; de même pour ouvrir les lettres le gouvernement utilise des employés ne possédant aucune langue étrangère. Ainsi est évitée toute velléité d'indiscrétion.

Votre ami se fâchera peut-être, entremêlant ses propos du diable de la curiosité, de Pandore, d'Eve, des dons linguistiques de la race slave et des différentes acceptions du mot 'démocratique'.....

A ce moment un individu à bandes molletières réséda-doux et, dissimulant dans les poches gonflées de son veston quatre parabellums, s'approchera de vous en vous jetant un regard d'assassin. Aussitôt, l'un et l'autre, vous vous tairez, comme il convient dans un pays démocratique.

Le Monsieur qui ne sort pas après huit heures

Hissar, sis entre Philippopli et la longue chaîne des Monts Balkans, est un des villages les plus agréables de la Vieille Bulgarie. Des champs de roses, de maïs et d'avoine lui font une ceinture odorante et les foulards rouges des femmes s'épanouissent aux bords des chemins comme de splendides coquelicots.

Hissar, village thermal, possède une remarquable installation de bains, dont la température s'échelonne entre 37 et 38 degrés.

Ces bains ne datent pas d'aujourd'hui.

Le fameux Dioclétien III, empereur romain, les fit construire au IV^e siècle.

L'endroit est bien choisi. A Hissar on est libre à souhait, libre de se promener dans les champs de roses en costume de bain et, si cela vous chante, de monter sur les remparts que Dioclétien a fait édifier autour de ses bains et de crier à tue-tête à travers la campagne souriante: 'A bas Mihailoff!!' Nul ne vous cherchera querelle pour si peu. Bien au contraire!

Seul, peut-être, le général y trouverait à redire. Car l'eau chaude n'est pas le seul luxe de Hissar. Le village possède aussi un général en retraite, adonné principalement aux fouilles archéologi-

ques. Fort aimablement, celui-ci m'invita à venir admirer ses trésors.

Quelle ne fut pas ma joie en découvrant que ce vieillard robuste ne connaissait pas seulement le Hissar du IV^e siècle, mais aussi la Macédoine du temps de Dame Groueff! Il y avait voyagé et vécu des heures pénibles pendant, la guerilla meurtrière de 1903.

Naturellement, il me demanda ce que je pensais de la Macédoine d'aujourd'hui. J'avais dit la vérité aux comitadjis de Bansko; ici, loin de la menace de leurs parabellums, je ne pouvais la cacher à mon hôte.

- Ecoutez, général, lui dis-je, vous me parlez de la terreur en Macédoine yougoslave. Admettons un moment que vous ayez raison et qu'elle existe; je dois vous avouer, en retour, que la terreur en Macédoine bulgare est cent fois plus terrible!

- Impossible. Vos preuves?

- Ici, vous avez des bains fort bien aménagés. Là-bas, il en existe de plus modestes, à Bania par exemple, non loin de Razlog. Dans ce village tous les paysans ont les pieds propres, chose rare dans les milieux agricoles européens. Lorsque, récemment, deux de ces paysans furent massacrés par les comitadjis de Bansko.....

- Qu'est-ce que vous me chantez-là?

-Leurs mères et leurs femmes n'eurent même pas à laver leurs membres inférieurs avant l'enterrement. Vous voyez comment il peut être avantageux de vivre en Macédoine, dans un village thermal..... Vous vous occupez de fouilles, n'est-ce pas? Permettez-moi de vous donner un

conseil: allez dans le massif du Pirin. Vous n'y trouverez ni bracelets romains ni signets grecs, mais seulement quelques petites reliques comitadjiennes: une vingtaine de têtes de mort et quelques os, qui, à la chaleur printanière du moment, apparaîtront bientôt parmi les perce-neiges.....

- Mais ce sont des voleurs et des traîtres qu'on a punis! Je vous le répète: la V.M.R.O. châtie le mal et protège les innocents!

- Mille regrets, général, ce sont les restes d'une vingtaine de jeunes paysans qui avaient refusé de se laisser embrigader dans la *Makedonska Mladejka Organizatsia*. Vous savez aussi bien que moi que cette organisation pour la jeunesse sert de paravent à la milice de Vantché Mihailoff.....

Durant un moment, un silence pénible régna entre nous. Le brave général, qui avait connu Dame Groueff et tous les héros d'Ilinden se montrait fort affecté. Mais cela ne dura qu'un instant.

- Je crois en la justesse de notre cause, dit-il soudain en souriant. Si ces choses-là sont vraies, elles doivent avoir un motif. Je ne suis pas qualifié pour vous en parler, car il y a 25 ans que je ne suis allé en Macédoine. Mais voyez mon ami le Dr Stanichev, ancien Président du *Comité des Réfugiés Macédoniens*, à Sofia..... Comme il est joli ce petit bas-relief, n'est-ce pas?

- Presque aussi beau que les roses de votre jardin! Vous vivez dans un vrai petit paradis, loin de la Macédoine..... Bonne nuit, général, et merci!

Le jour suivant je retournai à Sofia.

Dans l'autobus, ma prononciation incorrecte du bulgare attira l'attention d'un monsieur d'âge moyen, qui m'aida très aimablement à trouver le chemin de la gare de Plovdiv. Naturellement, dans le train, nous parlâmes de la Macédoine:

- Vous avez été là-bas?

- Pendant quelques jours.....

- Et vous n'avez pas vu Ivan Mihailoff? Dommage, car c'est un homme remarquable.

Il est petit, maladif même, mais tout cède devant sa volonté de fer. Nous sommes très bons amis. Peut-être pourrais-je vous ménager une entrevue..... Naturellement cela demandera du temps et vous devrez vous déranger quelque peu, parce que Mihailoff.....

- Est en haute montagne, n'est-ce pas, et la visite me coûtera au moins trois jours à dos de cheval, les yeux bandés?

- Parfaitement. Un chef comme lui.....

Je ne pus m'empêcher de rire:

- Alors, très peu pour moi. Pourquoi ne me recevrait-il pas dans sa villa de Bankia, près de Sofia?

Mon compagnon de voyage me lança un coup d'oeil scrutateur, comme s'il me soupçonnait d'avoir peur. Je me hâtai d'ajouter:

- Les comitadjis ne sont pas mauvais garçons du tout. Ils mangent du rahat-loukoum comme vous et moi et ils sont très gentils pour les étrangers: ils les suivent partout, uniquement pour pouvoir les secourir immédiatement en cas de besoin. Ils battent les villageois au 'tabla', bien entendu, car le 'tabla' est un jeu qui demande beaucoup de temps et d'entraînement.....

Mon compagnon rit à son tour. Il devinait que je savais déjà quelque chose sur le compte de l'Organisation, et il battit immédiatement en retraite:

- Je ne crois pas, en effet, qu'Ivan Mihailoff pourrait vous apprendre grand chose de nouveau. Ce n'est pas un théoricien. Voyez plutôt le président du *Comité National*.....

- Le Docteur Stanichev?

- C'est l'ancien président, un de mes amis également. Il s'est complètement retiré lors d'une affaire récente.....

- Ah Ah! Nevrokop, pensai-je!

- Allez le voir. Vous le trouverez chaque soir chez lui, car il ne sort jamais après 8 heures.....

- Pourquoi? fis-je naïvement.

- Mais c'est un Macédonien très influent!

- Je comprends! Les Proteguerovistes sont de très mauvais sujets, n'est-ce pas? Et non seulement eux.....

Mon compagnon eut un sourire. Nous parlâmes longuement encore de la V.M.R.O. En ancien pilote d'avion il avait acquis l'habitude de regarder les choses d'un plan un peu plus élevé que le commun des mortels. Je me garderai bien de reproduire ici ses propos pleins de sagesse car cette franchise lui coûterait certainement un atterrissage forcé et définitif.

Le siège du *Comité National*, à Sofia, se trouve à deux pas de la Banque Nationale de Bulgarie. C'est un immeuble à deux étages, plutôt triste. Au premier palier se trouve un écriteau en français: *Comité National des Réfugiés Macédoniens en Bulgarie*. Depuis quelque temps j'étais telle-

ment habitué à ne voir que des caractères cyrilliens que je cherchais le Comité un étage trop haut.....

Sur le palier obscur, personne. Je poussai une porte, doucement, comme il sied à un inconnu. La première chose que j'aperçus fut une paire de bandes molletières d'un vert pomme-pas-mûre que j'avais vues, le matin même, rue Vesletz. Je compris aussitôt que je m'étais trompé d'étage..... Je tirai la porte et redescendis quatre à quatre à l'étage légal.

La chambre de réception du Comité National (Légal) est garnie de fauteuils confortables. Pendant les deux heures d'entretien que m'accordèrent le Dr Stanichev et le secrétaire actuel, Vassil Vassilev, je me sentis très à mon aise. Sans doute, Todor Alexandroff, du mur, me foudroyait de son regard farouche, mais Todor Alexandroff, tout au moins, a droit à un portrait commémoratif. Criminel de guerre ou non, sa personnalité captive et fascine l'étranger, même bien des années encore après sa mort. Responsable de l'assassinat de milliers de Bulgares, il restera légendaire comme le 'dernier Voïvode'. Je me demandais si Vantché Mihailoff aurait également un jour, ici, son portrait, après que l'un de ses compagnons l'aura assassiné.....

Mes rêveries furent interrompues par la voix ferme du Dr Stanichev. Celui-ci m'exposa de façon admirable, l'histoire des deux comités, le légal et l'illégal. Il possédait son sujet sur le bout du doigt et ponctuait son discours de gestes impressionnants. Enfin je hasardai une observation:

- Alors, si je vous ai bien compris, il n'y a aucun lien entre les deux comités?

- Aucun.

- Mais votre but est le même?

- Naturellement! Seuls les moyens diffèrent. Nos actions néanmoins sont parallèles.

Je pensai aux bandes molletières pomme-pasmûre et risquai:

- Parallèles comme les deux étages de cette maison, par exemple?

- Votre image est fort bien choisie, répliqua le Dr Stanichev sans sourciller.

- Parlons un peu de 'l'Organisation illégale', si vous le voulez bien. Il y a un proverbe bulgare qui dit: 'Si tu veux connaître un homme, ne demande rien, mais regarde son travail.' Les comitadjis combattent, selon leur propre dire, la terreur en Yougoslavie. Selon moi, cette terreur n'existe pas. Mais pour quelle raison terrorisent-ils leur propre fief?

- Ce n'est pas vrai, monsieur!

- C'est très vrai, mon cher docteur. Toute la population est contre eux.

- Je ne vous crois pas. Qui vous a dit cela?

- Je l'ai vu par moi-même. N'aurait-on fait que me le dire, je ne trahirais personne. Les noeuds coulants se font trop vite dans la province de Vantché.

- Je vous accorde qu'il y a, comme partout, des mécontents et de mauvaises brebis. Ce sont eux que l'on punit car la V.M.R.O. maintient une haute mortalité parmi la population.....

- Oui! Avec leurs parabellums! Vous ne

croiez pas plutôt que les mauvaises brebis se trouvent parmi les comitadjis?

- Encore une calomnie! Croyez-moi: tous ceux, qui, en Macédoine bulgare, combattent la V.M.R.O. sont des serbophiles et des espions de Belgrade.....

- Alors il y a deux cent mille hommes chez vous qui sont des serbophiles et des espions?.....

C'en était fini avec la magnanimité. A défendre le passé, l'ancien président du Comité légal s'était montré plein de persuasion. Je le croyais. Il était sincère et j'admirais sa fermeté. Mais, en abordant le présent, il devait recourir au mensonge. Le secrétaire du Comité nous écoutait. Peut-être, aurions-nous été seuls.....

- Vous vous trompez encore! Je vous répète que toute la population soutient notre lutte comme au temps de Dame Groueff.....

- Et l'affaire de Nevrokop?

Il y eut un silence. La bombe était lancée. Au mur, Todor Alexandroff ricanait. Le Dr Stanichev, en vrai diplomate, sonna et fit monter trois cafés.

- Vous faites allusion aux trois membres du conseil municipal, qui furent enlevés il y a quelque temps? Voilà du beau travail de la part de la V.M.R.O.! Ces trois individus étaient des communistes et le communisme est la ruine de notre peuple....

Je prenais mon interlocuteur en flagrant délit de mensonge, car j'avais dans ma poche des journaux bulgares affirmant que sur ces trois malheureux, deux étaient des démocrates, le troisième un agrarien. Mais je n'insistai point. J'ai eu

une éducation plutôt biblique et je n'aime pas contredire un vieillard. D'ailleurs l'ex-président du Comité légal avait commencé à défendre les comitadjis illégaux, et je désirais qu'il continuât. Ce qu'il fit.

- Il y a autre chose, mon cher docteur. Pour quoi, pendant l'affaire de Nevrokop, le gouvernement de Sofia a-t-il pris parti pour la V.M.R.O.?

- Vous devez faire erreur. L'attitude du gouvernement bulgare envers la V.M.R.O. est strictement neutre. Certes, parmi les hauts fonctionnaires de l'Etat, il y a beaucoup de Macédoniens, et ce fait crée, peut-être, une atmosphère favorable à la V.M.R.O., mais, l'attitude du gouvernement est, tout au plus, celle d'une neutralité bienveillante. D'ailleurs, le gouvernement se trouve dans l'impossibilité d'entreprendre quoi que ce soit contre la V.M.R.O. Songez-y, nous sommes presque un million de Macédoniens en Bulgarie? Sur ce million, il y a 600.000 réfugiés d'après-guerre! Tous se lèveraient comme un seul homme si le gouvernement envoyait des troupes contre les comitadjis!.....

- Permettez-moi, mon cher docteur, de penser le contraire. Tout Petritch, tout BANSKO, tout Nevrokop seraient aux fenêtres pour pavoiser leurs maisons!

- Je ne vous crois pas. Ceux qui vous l'ont dit sont des serbophiles.

- Ne parlons pas de luttes imaginaires. Revenons à l'affaire de Nevrokop, car il est un autre point que vous pourrez peut-être m'expliquer. Pourquoi, pendant cette affaire, les troupes sou-

tinrent-elles la V.M.R.O. contre la population? Pourquoi empêchèrent-elles la population de Nevrokop, qui était en pleine révolte, de marcher sur Bansko et Gorna-Djoumaia? Pourquoi ces perquisitions chez la population paisible et non chez les comitadjis?

- Vos questions me sont incompréhensibles, monsieur. Le gouvernement, et, par conséquent, l'armée, sont absolument neutres. D'ailleurs, l'armée n'a rien à faire avec les comitadjis. Ecoutez: à aucun moment, depuis la guerre de libération de 1878, l'armée n'a marché avec les comitadjis.

- Mais, alors, la guerre civile de 1923-24?

Ce fut la deuxième bombe. Le Dr Stanichev aurait mieux fait de commander à ce moment trois slivovitzas. Rien de tel pour créer une diversion opportune à un débat qui risquait de devenir épineux. Il n'en fit rien. Il leva ses mains vers les bandes molletières, pomme-pas-mûre, je veux dire vers le plafond, comme s'il eut voulu dire: 'Pourquoi, pour l'amour de Dieu, me rappelez-vous ce temps-là?' Puis, d'une voix persuasive:

- Vous savez, la confusion d'une guerre civile..... Tous contre tous..... La mêlée générale.....

- La mêlée générale.....

- Je regrette que nous ne puissions nous mettre d'accord. La V.M.R.O., pendant la guerre civile, n'a tout de même pas assassiné des officiers ou des soldats, que je sache. Les soldats bulgares savaient très bien où ils dirigeaient leurs baïonnettes. Permettez-moi une autre question. Pourquoi les comitadjis se battent-ils entre eux?

Est-il indispensable pour une oeuvre idéaliste que ses partisans s'entre-tuent à leur propre quartier général?

- Vous faites allusion à la lutte entre Protoguerovistes et Mihailovistes? Croyez-moi, les Protoguerovistes sont des dissidents, des traîtres à la sainte cause, payés par Belgrade.....

- Vous le savez, sans doute mieux que moi. Un dernier renseignement: Qui a créé la *Makedonska Mladejka Organizatsia* et quel est son but?

- La 'Mladejka' dépend directement du Comité National. C'est une de nos oeuvres les plus importantes. Il ne faut pas que la jeunesse oublie ou ignore le passé! C'est pour cela que nous éveillons dans chaque nouvelle génération le désir d'une Macédoine libre et indépendante.

- Alors la 'Mladejka' est une organisation légale?

- Parfaitement.

- Je vous remercie. C'est tout ce que je voulais savoir.

- Et moi, je vous remercie de votre franchise, si différente de la mentalité de quelques-uns de vos collègues qui, ici même, ont exprimé leur enthousiasme pour la cause macédonienne et, par ailleurs, nous ont violemment critiqués.

- Le terrible regard de Todor Alexandroff les a probablement intimidés. A chacun ses méthodes!

Dix secondes plus tard je courais au café du coin pour y prendre une chope de bière car les multiples mensonges de l'ex-président m'étaient restés dans la gorge.

Au moment de partir, trois joueurs d'une table voisine se retournèrent vers moi. J'en reconnus deux pour les avoir croisés dans les couloirs de l'étage légal. Le troisième, le chef orné de l'éternelle casquette kaki, portait des bandes molletières d'un vert pomme-pas-mûre.

Quelques questions encore.

Pourquoi les interviews accordées aux journalistes étrangers par les dirigeants du Comité National, ne sont-elles qu'un tissu de mensonges?

Si j'avais commis la folie d'aller directement de la gare de Sofia au sombre bâtiment de la rue Alexandre, j'en serais sorti comitadji! Après avoir dévoré les cinq kilos de brochures dont le Dr Stanichev me fit hommage, je l'aurais supplié de les échanger contre de vraies armes. Le Dr Stanichev eut alors appuyé sur un bouton électrique et m'aurait chuchoté à l'oreille: 'Sur le palier on vous remettra quelques jouets. Ils ont appartenu à un voïvode mihailoviste qui nous a rendu visite la semaine passée. Naturellement, on lui a reproché l'illégalité de ses actes et, dans sa retraite précipitée, il a oublié trois ou quatre petites choses qu'il avait posées sur mon bureau pour être plus à l'aise dans le fauteuil que vous venez de quitter. Je les ai fait ranger dans un placard du haut..... Vous savez?..... Les mauvaises langues!.....' Serrant la main du Dr Stanichev dans un geste de compréhension totale, j'aurais ensuite ramassé précipitamment cinq petits paquets soigneusement enveloppés de papier de soie rouge et noir: deux parabellums et trois mignonnes bombes.....

Hélas! pourquoi avant de gagner le Comité légal; ai-je commis la sottise d'aller d'abord en fief terroriste?

Je m'interroge encore.

Pourquoi le Dr Stanichev m'a-t-il conté qu'il y avait 600.000 réfugiés macédoniens d'après-guerre dont la moitié d'origine yougoslave, quand la statistique officielle bulgare démontre qu'il n'y en a que 38.000 de Yougoslavie et 60.000 de Grèce?

Pourquoi falsifie-t-il l'affaire de Nevrokop?

Pourquoi le *Makedonia*, l'organe du Comité National (légal) se fait-il sans cesse le porte-voix de la V.M.R.O.? Par exemple: dans le *Makedonia* du 3 mai, on trouve *in-extenso* toutes les résolutions du lugubre congrès terroriste de Kustendil, tandis que *Svoboda ili Smert* ne les a publiées que deux jours plus tard! Et quand on sait que le tirage du *Makedonia* est de 4.000 exemplaires seulement et que ses pertes d'exploitation se traduisent par des millions de levas, comment ne pas se demander: 'D'où vient l'argent?'

Pourquoi le Comité National (légal) édite-t-il à ses frais des brochures comme celles du journaliste Tachower, dans lesquelles celui-ci se fait le champion de la V.M.R.O. sans souffler seulement un mot de l'action soi-disant légale?

Pourquoi Iordan Skatroff, l'aide de camp de Vantché Mihailoff me donne-t-il pour son numéro de téléphone celui-là même du Comité légal?

Pourquoi les comitadjis disent-ils qu'ils ne sont pas comitadjis - un vilain nom que les 'Ser-

bes' leur donnent - mais membres de la *Mladejka Organizatsia*, l'enfant préférée du Comité légal?

Pourquoi la voiture vert-de-gris de la V.M.R.O, dans laquelle ont été enlevés les conseillers municipaux de Nevrokop, stationne-t-elle si souvent devant la porte du Comité National (légal)?

Pourquoi le Comité National (légal) se fait-il le champion de la V.M.R.O. d'aujourd'hui?

Pourquoi?

Parce que l'immeuble de rue Alexandre a deux étages. Au premier règne le mensonge; au deuxième le meurtre.

Meurtre et mensonge! Voilà les deux principes directeurs des deux Comités d'aujourd'hui, le légal et l'illégal.

En réalité, les deux Comités n'en font qu'un. Pourquoi donc ne pas le proclamer officiellement, puisque, en Bulgarie, sous le gouvernement actuel, meurtre et mensonge sont deux moyens parfaitement légaux.

Pourquoi le Dr Stanichev ne sort-il pas après huit heures? Vantché Mihailoff lui doit bien une dizaine de gardes du corps, pour sa vaillante défense de l'action illégale!

Visite à un condamné à mort

Ce même jour, je rendis visite à un condamné à mort.

Il ne se trouvait pas en prison, arpentant jour et nuit son cachot comme font ceux que la guillotine attend: il marchait tranquillement dans les rues de Sofia. Car sa prison est la Bulgarie, et ses gardiens les comitadjis de Vantché Mihailoff.

Ce condamné à mort était Dimo Kasassoff, rédacteur en chef du journal *Izgreff*, ancien ministre socialiste.

L'Izgreff grâce à l'énergique direction de son rédacteur en chef, est le seul journal indépendant de Sofia. Chaque semaine il publie une statistique d'où il ressort que le Parlement bulgare a fort peu travaillé pendant la semaine précédente, ce que n'ose faire aucun autre périodique. Mais ce n'est là que plaisanterie. Un jour, Dimo Kasassoff écrivit un article qui en France, en Angleterre, voire même aux Etats-Unis, eût semblé tout à fait ordinaire, alors qu'en Bulgarie, il équivalait à un suicide: l'enlèvement de Nevrokop y était qualifié d'acte de pur banditisme. L'article se terminait par ces mots: 'Qui règne sur la Bulgarie? Est-ce le cabinet de Mouchanov ou les bandits de Vantché Mihailoff?'

Ce soir-là, il y eut un moment d'émotion dans

les cafés! 'C'est inouï, c'est fou, se répétait-on, *ils* vont le tuer et il l'aura bien voulu!' Des centaines de lecteurs décidèrent dès lors de ne plus dépenser un leva pour ce journal révolutionnaire qui osait attaquer le Comité Révolutionnaire..... Se promener dans Sofia avec l'*Izgreff* en poche, c'était tout simplement vouloir être inscrit d'office sur la liste noire!

J'étais curieux de rencontrer ce personnage qui, armé de son seul stylo, entraînait en lutte avec les parabellums: un Don Quichotte, sans nul doute!

Je m'étais trompé. Je n'étais pas descendu assez loin dans l'histoire. Ce n'était pas Don Quichotte, mais Judas Iscariote, du moins s'il faut en croire Vantché Mihailoff dans son numéro de mai de *Svoboda ili Smert*. Voici quelques extraits de l'article, intitulé: '*Serbophilie: Trahison.*'

'.....Dimo Kasassoff est allé à Belgrade. Les Serbes l'ont bien reçu, l'ont acheté et, dès son retour à Sofia, il a essayé d'ouvrir la campagne pour le rapprochement serbo-bulgare..... Dimo Kasassoff s'est distingué principalement lors de l'affaire d'espionnage qui se termina par le suicide, dans sa prison, du colonel Marinopolski. Dimo Kasassoff soutint qu'il ne s'agissait pas d'espionnage. Or, l'espion Alexieff reconnut devant la Justice que les Serbes l'avaient acheté. Les documents saisis et les réponses des accusés à l'instruction ont prouvé clairement que l'espionnage serbe étendait fort loin ses ramifications et qu'il avait de profondes racines dans le sol bulgare. La Cour a condamné l'espion.

Tout cela n'était point pour embarrasser

Kasassoff. Il proclame encore aujourd'hui qu'il n'y avait point d'espionnage.

La bonne petite vipère bulgare est bien gardée au sein de la Légation Serbe à Sofia.

....Judas Iscariote est un personnage historique. C'est le type du traître: Des traîtres, on a eu toujours et partout. Mais Judas Iscariote s'est pendu après avoir accompli son oeuvre abominable. Les traîtres à la cause bulgare ont dépassé Judas Iscariote. Jour et nuit, dans les nids de serpents, ils conspirent et forgent des chaînes pour le peuple et des clous pour la crucifixion de la patrie.

.....On a également voulu saper le mur qui garde la frontière. Des mesures sévères ont été prises à Sofia contre ceux qui s'entre-tuent pour l'or serbe, ainsi que nous l'avons vu à Nevrokop. On connaît le but des Serbes: ils payent des millions pour introduire en Bulgarie des traîtres et des conspirateurs.

Maintenant, on invente l'affaire de Nevrokop. L'opinion publique en Bulgarie et tous les Bulgares ont approuvé la décision des organisations macédoniennes: dans les régions frontières, peuplées de Bulgares macédoniens, il faut sauvegarder la paix en supprimant les luttes politiques.

Qui ne l'a pas compris? Qui s'est rangé du côté des fous?

Le groupe de Kasassoff.....'

Du coup je commençai à admirer Vantché Mihailoff. Quel style! Quelles jolies images! Les conspirateurs qui, dans l'obscurité des nids de serpents, forgent des chaînes et des clous pour martyriser la patrie!..... On croit, en lisant, les

avoir devant soi. Le psycho-analyste des temps modernes prétend que les images employées par un auteur sont particulièrement heureuses lorsqu'elles émanent de sa propre, expérience. Ce pourquoi l'image appliquée à Kasassoff m'avait tellement frappée: Vantché Mihailoff, bourreau en chef de la Macédoine bulgare, décrivait par le détail son propre métier!

Et avec quelle facilité d'invention! Qui ne se rappelle les disputes d'écoliers à l'école primaire? Quand l'un crie à son adversaire: 'Tu es fou!' l'autre lui répond encore plus fort: 'Ge n'est pas vrai! C'est toi qui es fou!' Un procédé analogue vous fait éclater de rire à chaque page du *Svoboda ili Smert*, à chaque colonne du *Makedonia*. Le plus simplement du monde, leurs adversaires sont accablés de tous les péchés commis par eux-mêmes. La V.M.R.O. reçoit des subsides d'une puissance étrangère; par conséquent, tous ses opposants sont grassement payés par la Serbie (Les comitadjis ignorent l'existence de la Yougoslavie). De même que les Protoguerovistes, les journalistes comme Dimo Kasassoff, les mécontents en Macédoine bulgare (c'est-à-dire toute la population), ne vivent que de l'or serbe! Pourquoi les comitadjis ont-ils enlevé les conseillers municipaux de Nevrokop? Parce que ces derniers se battaient pour l'or serbe!..... Vraiment, quel coffre-fort doivent-ils posséder à Belgrade! C'est à se demander comment ils peuvent parvenir à répartir de telles sommes! La difficulté doit être grande puisque les Protoguerovistes assassinés sont toujours ramassés sur le pavé sans le moindre sou en poche. Dès lors, on com-

prend pourquoi Vantché taxe si fort la population de son fief: il ne fait que récupérer l'argent serbe distribué aux traîtres!

Son explication de l'affaire de Nevrokop a vraiment quelque chose de génial. Pour mentir avec autant d'astuce il faut depuis de longues années en avoir l'habitude. On verra par la suite, que tous les Bulgares ont protesté contre la terreur à Nevrokop. Seulement dans *Svoboda ili Smert*, le contresens est imprimé à dessein: 'protester' devient 'approuver'. De ce fait le peuple bulgare paraît entièrement d'accord avec Vantché. 'Dans les régions frontières, y est-il écrit, pas de politique!' Sauf la sienne, évidemment!

Ce numéro du *Svoboda ili Smert* est un vrai manuel du mensonge. Il est tout à fait dommage que l'abonnement n'en soit pas libre: des centaines de journalistes qui, à l'heure actuelle, mentent des plus maladroitement, y puiseraient d'utiles leçons.

Sur un point cependant, Ivan Mihailoff a pleinement raison. Dans la Bible, Judas Iscariote, poursuivi par le remords, se suicide. Vantché, lui, était loin d'être sûr que Kasassoff, après avoir jeté son dernier dinar serbe, conservé jusque-là comme porte-bonheur, suivrait cet exemple. Aussi, après un dernier avertissement, préféra-t-il le condamner à mort: 'Sais-tu, Judas, que l'Isker, notre plus belle rivière, est profonde?'

M. Kasassoff-Iscariote haussa les épaules et continua d'écrire de méchants articles.

L'article 28 de la loi comitadjienne: '*Les traîtres et les adversaires de l'Organisation seront*

condamnés à mort, ne l'inquiéta pas du tout.

Quand je le vis, je fus grandement déçu. Il n'avait rien d'un Judas Iscariote, non plus que d'un Don Quichotte. Au contraire: il ressemblait étrangement aux saints qu'on voit sur les tableaux d'El Greco: une longue barbe ondulée, un front très haut, des yeux magnifiques. Il m'assura d'une voix ferme qu'il combattait les bandits de Mihailoff non seulement parce que l'idée macédonienne était chère à son coeur, mais aussi parce qu'il aimait sa patrie. 'Partout en Europe me dit-il, on pense et on écrit des choses désobligeantes sur la Bulgarie. La faute en est à Mihailoff.'

Comme nous parlions des résolutions du grand congrès du V.M.R.O.:

- C'est pur bluff! m'assura-t-il. Ils ne peuvent faire qu'une chose: Assassiner les Protoguerovistes.

- Mais je pensais qu'ils avaient déclaré une trêve d'un mois?

- Ne vous y fiez pas, ce sont des traîtres!.....

Je devais quitter Sofia bientôt et j'étais curieux de savoir s'il me serait donné d'assister auparavant à une petite tuerie dans les rues. A cette fin, en sortant de chez le rédacteur d'*Izgreff*, je me rendis directement chez un de mes amis des plus clairvoyants.

L'heure de l'apéritif à Sofia

Mon ami le clairvoyant ne prédit pas seulement l'avenir aux dames qui viennent lui demander si leur nouvel ami leur sera fidèle; il voit aussi des ombres étranges sur la carte d'Europe, là où un être ordinairement n'aperçoit que les lignes noires ou bleues des chemins de fer et des rivières.

Lorsque je lui rendis visite dans sa chambre d'hôtel, à Sofia, la vieille carte d'Europe était, comme toujours, épinglée au mur. Il était sept heures du soir. Nous fîmes monter une petite bouteille de slivovitz. Comme le regard de mon ami s'égarait sur la carte, je lui demandai soudain:

- Que vois-tu donc?

- Plusieurs choses, me répondit-il tristement. Au-dessus de l'Irlande, une charrue renversée; au-dessus de l'Allemagne, une croix gammée qui roule vers le Rhin à la vitesse du vent et...

- Au-dessus de la Bulgarie? interrompis-je.

- Une ombre, répliqua-t-il avec un calme étrange, l'ombre d'un revolver grand modèle, un parabellum, je crois.....

Mon ami le clairvoyant est un homme mystérieux et qui, du fait de son métier, entretient des relations occultes avec toutes les organisations secrètes. Celles-ci, autrefois, pullulaient en

Europe; aujourd'hui il n'en reste guère qu'une seule qui vaille d'être mentionnée: la V.M.R.O. Mais, depuis que la Yougoslavie a hérissé sa frontière de fils barbelés, l'activité de la V.M.R.O. se borne presque exclusivement à la Bulgarie.

Toutefois, comme je possède des amis des deux côtés de la frontière, je demandai, un peu inquiet, à mon hôte:

- Où tomberont les victimes?
- En Bulgarie, dit-il, mais pas avant le premier juin.
- Comment le sais-tu? m'étonnai-je.

En souriant, mon ami tira de sa poche le dernier numéro de *Svoboda ili Smert*, l'organe de la V.M.R.O. ou plutôt de sa fraction la plus redoutable: les Mihailovistes.

- Voilà! s'écria-t-il, et, cette fois, il ne s'agit plus d'une prédiction..... Les premier et deux mai tandis qu'à l'occasion des fêtes de Pâques, toute la Bulgarie dansait le 'Goro', les terroristes tenaient leur congrès secret à Kustendil. Tout d'abord, en vue d'assainir la Bulgarie, une trêve d'un mois est accordée aux Protoguerovistes: à l'expiration de ce délai, ceux qui ne se seront pas soumis figureront sur la liste noire.....

Tout en parlant, mon ami se dirigea vers la porte. A Sofia, plus qu'ailleurs, les murs ont des oreilles, d'autant qu'en période de chômage les espions ne sont pas cher. Vous prenez votre apéritif à la terrasse d'un café, et, tout en bavardant tranquillement avec quelques amis, vous vous apercevez soudain qu'à côté de vous un monsieur suit votre conversation avec la plus extrême attention. Tandis que mon ami inspectait

de l'autre côté de la serrure, je me penchai par la fenêtre et demeurai étonné de l'animation qui régnait dans la rue.

- Que font donc tous ces gens? dis-je à mon ami.

- Ce sont les membres du parti démocratique, répondit-il; ils tiennent actuellement leur Congrès annuel. Je crois que parmi eux figurent un ou deux Protoguerovistes, mais, comme je te l'ai dit, jusqu'au premier juin.....

Pan! Pan! tactactac.....

Des coups de feu jaillirent dans le crépuscule. La rue s'emplit de fuyards. Devant le café 'Commercial', les clients pris de panique, sautèrent par-dessus les tables. Et de nouveau le claquement sec des parabellums.

Nous descendîmes. Bondissant comme un chamois traqué, j'eus tôt fait de gagner deux étages sur mon ami le clairvoyant. Au premier étage, je tirai mon revolver de ma poche. Il était d'un pauvre calibre, 6 mm. 35 seulement. Mais une balle est une balle. Les dernières marches et le hall de l'hôtel étaient noirs de gens qui s'étaient réfugiés là aux premières détonations. Le portier qui avait verrouillé l'entrée s'accrochait désespérément à mon veston. Tandis que mon ami me dégageait, j'ouvris la porte. En deux enjambées nous fûmes devant le café. Sur le trottoir, un comitadji, parabellum au poing, protégeait sa retraite en tirant en l'air; il s'en allait au ralenti comme ceux qui ne redoutent pas la police. Parmi les tables renversées, quatre agents en civil, revolver en main, repoussaient les curieux. Je montrai ma carte de presse et nous pûmes entrer.

S'il est déjà pénible de voir mourir un homme dans son lit, que dire lorsque cet homme est étendu à terre comme un chien crevé, parmi les bouts de cigarettes et les souliers poussiéreux des témoins. Personne ne songeait à lui soulever la tête car la crainte de représailles est vive à Sofia et secourir un Protogueroviste est aussi dangereux que toucher un fil à haute tension. L'homme d'ailleurs devait vite expirer. Quand je me penchai vers lui, il me fixa à peine une seconde avec des yeux angoissés. L'instant d'après ce regard s'assombrit. Une tache de sang s'élargissait sur sa chemise, à l'endroit du cœur. Lorsqu'enfin survinrent les agents, ce n'était plus qu'un cadavre, que l'on hissa dans l'ambulance.

Le matin suivant, je me précipitai sur les journaux. La victime, Géorgi Traïkoff, père de deux enfants avait été un brave Protogueroviste.

Le soir de l'assassinat, il jouait paisiblement aux cartes avec un commissaire de police de province et un agent, membres comme lui du Congrès démocratique. Quatre comitadjis firent irruption dans le café, et, en guise d'apéritif, envoyèrent au malheureux trente balles dans la peau. L'agent, jeune et inexpérimenté, risposta en blessant un des quatre assaillants.

Un journaliste est curieux de profession. Je sautai dans un taxi avec mon ami et nous nous rendîmes à la Préfecture de police.

Le préfet nous accueillit en personne avec beaucoup d'amabilité.

- Permettez-moi une question, fis-je. Combien de meurtriers a-t-on arrêtés?

- Deux, répondit-il, visiblement plein de satisfaction.

Ah! Ah! dit mon ami le clairvoyant, les deux blessés sans doute? Vos agents sont très actifs! Mais les cinq autres?

- Leurs noms sont connus! répliqua le préfet, ravi de nos éloges.

- Et sait-on où ils se cachent?

Il secoua tristement la tête:

- Hélas non!

- Monsieur le préfet, dis-je, permettez-moi de vous donner un bon conseil. Envoyez vos agents dans la rue Vésletz. Expliquez-leur bien le chemin car ils n'y ont probablement jamais mis les pieds et ils pourraient s'égarer dans les petits cafés à deux ou trois issues. Là, vous pourrez, en moins d'un quart d'heure, arrêter cent Mihailovistes. Et si vous promettez à vos braves une 'slivovitza.', ils vous en ramèneront deux cent. Les cinq que vous cherchez seront sûrement du nombre. Pensez-y! Quelle occasion de vous distinguer!

Le préfet nous foudroya du regard:

- Ici, Messieurs, ce n'est pas la terreur yougoslave! Nous sommes un pays démocratique et je ne peux pas arrêter tout le monde pour une vétille.

Nous battîmes promptement en retraite.

- A l'hôpital Alexandre! criai-je au chauffeur.

Une pièce de cinquante levas nous ouvrit la porte de la salie où gisait un des Mihailovistes blessés. Nous n'y jetâmes qu'un regard: il était édifiant.

A l'entrée de la salle: deux agents, visiblement gênés, la rue Vésletz ayant également envoyé ses représentants. Deux comitadjis étaient assis de chaque côté du lit de leur camarade pour parer à toute tentative d'enlèvement de la part de leurs adversaires protoguerovistes.

Par-dessus la tête du blessé, gardiens légaux et illégaux se lançaient des regards sans aménité.....

Minuit. Les Protoguerovistes collent sur les murs de Sofia leurs appels à la vengeance.

Au matin, des groupes silencieux stationnent devant les affiches. 'Condoléance des camarades..... Honte et malédiction sur les meurtriers!' lit un vieux paysan, lentement. Sa femme lui met la main sur la bouche car, près de chaque affiche, se tient un espion du vrai meurtrier: Ivan Mihailoff.

Un été sanglant en Bulgarie

L'été, dans les Balkans, tout le monde vit dehors. Sofia ne fait pas exception à la règle. Par les soirées particulièrement chaudes, les Protoguerovistes eux-mêmes se hasardent jusqu'aux terrasses des cafés pour y consommer une 'slivovitza'. Pourtant, ils ne s'y sentent pas à l'aise et cela se remarque tout de suite à la manière dont ils boivent. Il existe, en effet, une petite différence entre un consommateur de chez nous et un consommateur de Sofia ou de Macédoine bulgare. Non seulement on trouvera, à l'intérieur des établissements, un nombre surprenant de personnes qui veulent absolument être assises face à la porte et le dos au mur mais, si l'on fait le tour des terrasses, depuis le 'Café du Théâtre' jusqu'au 'Phoenix' en passant par le 'Commercial', il sera permis de découvrir que les clients, pour la plupart, sont gauchers. C'est une maladie dont Protoguerovistes et Mihailovistes souffrent au même degré: les uns et les autres sont tellement accoutumés à tenir leur main droite en poche, un doigt sur la gâchette du parabellum, qu'ils mangent, boivent, écrivent et se rasent de la main gauche, sans la moindre difficulté. Simple déformation professionnelle.

Le soleil des Balkans tape dur et échauffe le sang à un tel point, que deux verres de 'raki'

suffisent à faire trembler les mains au fond des poches. En Bulgarie, l'été, les Macédoniens tuent leurs adversaires aussi facilement que s'il s'agissait de mouches. Les autorités ne font guère de différence, surtout si les victimes sont Protoguerovistes, mais dès que l'on touche aux disciples de Vantché Mihailoff, gare aux gendarmes!

Vantché Mihailoff est un homme de principe. Il ne recule jamais. Au dernier congrès du Comité terroriste, il avait résolu la mort de tous les représentants de la Yougoslavie en pays étrangers. Il projetait en outre, de fomenter une révolution en Croatie et en Serbie du Sud et de multiplier les attentats terroristes dans toute la Yougoslavie. Son programme intérieur était plus modeste: supprimer tous les Protoguerovistes qui ne se seraient pas soumis dans le délai d'un mois.

Ne s'étant jamais hasardé de ce côté là, Ivan Mihailoff ignorait que d'épais barbelés protégeaient la frontière yougoslave. Cet obstacle imprévu le fit renoncer provisoirement à son action extérieure. Toutefois, pour sauvegarder son prestige et prouver que ses déclarations n'étaient pas de pures fanfaronnades, il importait à tout prix d'entreprendre quelque chose. Puisque l'étranger lui était fermé, Vantché agirait en Bulgarie.

La trêve des frères ennemis fut annoncée le premier mai. Huit jours plus tard, le premier Protogueroviste tombait sous les balies de quatre Mihailovistes, car, on le devine, cette trêve n'était qu'un guet-apens..... Dimitri Mihailoff, président du Comité National, se sentit mal à l'aise.

Il connaissait tes locataires de l'étage supérieur que ce premier meurtre agitait. Mais, répugnant à l'odeur du sang, trop près de ses pénates, il résolut dans un effort courageux de réconciliation, de prendre contact avec son homonyme.

Vantché fronça les sourcils. Après avoir renoncé aux expéditions de répression en Yougoslavie, allait-il, tout de même, pour le seul plaisir de Dimitri Mihailoff et au risque de passer pour un lâche, s'opposer au massacre des Protoguerovistes? Dimitri Mihailoff voulait l'en empêcher? Bien! On le supprimerait. Quelques jours plus tard, le digne président du Comité National s'écroulait sur le seuil de sa porte.

Le meurtrier réussit à s'enfuir. A Sofia, on sait ce que cela veut dire; seuls les Mihailovistes sont capables d'accomplir pareil tour de force, la police couvrant leur retraite. Le premier soin des comitadjis fut de proclamer que Dimitri Mihailoff avait été tué par un Protogueroviste, en représailles du meurtre de Traikoff. Tout le monde les crut car, à l'ombre des parabellums, il n'y a place que pour un évangile, celui de la V.M.R.O.

Les nuits continuèrent à être chaudes et chaque soir le parc du Théâtre, près du Palais Royal, s'emplissait d'amoureux. A l'époque une terrible histoire de gangsters se déroulait sur les écrans sofiotes. C'était: *Les Carrefours de la Ville*. Or, le soir du 12 juin, les couples attardés qui, à la sortie du spectacle, étaient venus dans le parc se remettre de leurs émotions, furent témoins d'un enlèvement de grand style à côté duquel le film pâlisait.

La victime était Siméon Kravakiroff, Macédonien et Protogueroviste aux tendances moscovites. Tranquillement assis sur un banc il fumait une cigarette lorsque cinq promeneurs s'approchèrent et lui demandèrent poliment du feu. L'instant d'après il roulait dans une belle conduite intérieure en direction de Gorna Djoumaia. Au matin suivant on le trouva pendu, la poitrine ornée d'un écriteau avec ce simple mot: 'Puni'. Tout le monde hocha la tête en disant: 'Le meurtrier de Dimitri Mihailov a expié son crime.'

Les Protoguerovistes décidèrent de se venger. Malheureusement, comme ils sont peu nombreux et que la police ne les protège pas, ils risquaient de perdre tout au moins un des leurs. Ils jugèrent préférable de faire une quête et, avec l'argent recueilli, de louer les services d'un des nombreux 'gunmen' que l'on rencontre, avenue Marie-Louise, dans des bureaux de placement d'un nouveau genre. Après l'examen de ses références (les coupures de journaux relatant ses précédents exploits), ils lui confièrent le nom de leur nouvelle victime. C'était du gros gibier: Velko Doumeff, député et rédacteur en chef du *Makédonia*. Ainsi qu'il arrive fréquemment parmi les athlètes, notre gaillard lisait peu et ignorait totalement le monde des journalistes. Mais à Sofia on tue sur portrait. Voilà donc notre homme arpentant la capitale, le portrait de sa victime dans sa poche gauche, le parabellum dans la poche droite. Le même jour il rencontra le rédacteur du *Makédonia* arrêté devant l'affiche nécrologique de Dimitri Mihailoff. Quelle chance

inouïe! quel cadre dramatique! Un regard furtif sur le portrait, un autre plus rapide encore sur sa victime. Une seconde plus tard, l'original s'écroulait devant l'affiche, quatre balles dans le dos.

Le gunman eut beau courir, la police l'appréhenda. Il y a des jours où le commissaire est informé par les Mihailovistes qu'ils s'exerceront au tir en pleine capitale; ces jours-là, tous ses agents ont par miracle du plomb dans les semelles. Mais qu'il s'agisse d'un Protogueroviste et les voilà instantanément transformés en champions de sprint!

On procéda à l'interrogatoire du gunman. Pour quel motif a-t-il bien pu abattre Ivan Christoff Todoroff, professeur de lycée et citoyen paisible, qui ne s'était jamais occupé de politique?

L'homme resta bouche bée. Il s'était trompé de victime.....

Peut-être devant le tribunal accusera-t-il le photographe pour avoir fait de Velko Doumeff un portrait si peu ressemblant!

Les notables de Sofia protestèrent. Le gouvernement est-il donc impuissant à protéger les citoyens contre la fureur aveugle des Macédoniens? M. Mouchanov prononça quelques mots pour apaiser la tempête dans la capitale; la série rouge continua en province.

Au mois de juin la chaîne du Pirin est dans tout son éclat. Les prés sont fleuris, les hirondelles chantent entre le ciel bleu et les ruisseaux rapides qui descendent des cîmes encore couronnées de neige. Le touriste qui suit pour la première fois la belle route de Gorna Djoumaia à Nevrokop

se sent envahi par la joie de vivre et s'étonne de ne rencontrer partout que figures mornes et regards méfiants. Le mois de juin en montagne, c'est quelque chose comme le paradis terrestre. Les poètes l'ont dit et le touriste le répète. Or, voici ce que les habitants de Razlog viennent de télégraphier au ministre de l'Intérieur à Sofia:

‘DÉLIVREZ-NOUS. ICI C'EST PIRE QUE DANS L'ENFER DU DANTE.’

Le paysan bulgare ne souffre pas de lyrisme superflu. Pour qu'il en arrive à exprimer ses souffrances en termes aussi littéraires, il faut que ce soit grave. Les instituteurs macédoniens se montrèrent plus modestes en écrivant ces mots: ‘ARRÊTEZ LES BOURREAUX. ASSEZ DE MEURTRES!’

Nous voici à Bansko. Le pont qui donne accès au village est gardé par deux sentinelles. D'ici à Nevrokop le pays est plein de soldats. A la lueur de leur baïonnettes, le voyageur peut enfin comprendre les événements obscurs que l'on cache le plus possible aux autres Bulgares.

J'ai raconté la comédie électorale de Nevrokop. La tragédie devait se dérouler pendant les mois de juin et de juillet. A cette époque les grands libérateurs vont prendre l'air au Pirin. Pendant tout l'hiver ils ont défendu la liberté de leurs pauvres frères dans les locaux si enfumés, que le Dr Stanichev a dû leur prescrire, au printemps, un séjour en haute montagne. Les voilà donc au vert. Ils s'ennuient. Ils sont allés d'abord de maison en maison, uniquement pour découvrir quel paysan fabriquait le meilleur ‘kisselo mleko’ (lait caillé). Personne ne leur a refusé la moindre chose. La preuve en est qu'avant de partir ils

ont mis huit balles dans leur parabellum et qu'à leur retour les huit balles sont encore là. Quand le 'pouktojni natchalnik' (le chef de place), vient leur apporter leur salaire, ils esquissent un vague geste de refus: 'Ce n'est plus un salaire, c'est une allocation de chômage!..... Nous n'avons rien fait.....'

Voici, heureusement, qu'approchent les élections à Nevrokop. Ce sera une petite distraction.....

Le Gouvernement fasciste de Mouchanov, donnant raison aux bourreaux du peuple a, en effet, annulé les élections de février. Au mois de juin on retourne aux urnes. Les habitants de Nevrokop se sentent condamnés à mort et, avec l'indifférence de gens qui ont dit adieu à la vie, votent une deuxième fois contre les comitadjis. La terreur recommence. Un des nouveaux conseillers, Todor Tsrnagorki, est enlevé à Bansko pour une destination inconnue, expression consacrée qui signifie en bon makedonski, qu'un bûcheron le trouvera un jour pendu dans un bois, à demi dévoré par les aigles du Pirin. Les vrais aigles bien entendu!

Un dimanche après-midi les comitadjis attaquent quatre des nouveaux conseillers à coups de bombe et de parabellums. Deux morts, deux blessés grièvement.

Les habitants protestent auprès du Gouvernement. En guise de réponse ces messieurs de Sofia leur dépêchent un nouveau commissaire de police, du nom de Ganef. Arrivé au village, celui-ci déclare qu'il a l'ordre de dissoudre le nouveau conseil municipal qui, vu les nombreuses victimes des derniers jours, semble incapable de

maintenir l'ordre dans le district et de sauvegarder la vie des habitants.....!!

Les villageois envoient un mémorandum au gouvernement, réclamant une enquête impartiale, le retrait des troupes et la permission de régler eux-mêmes leurs affaires avec les comitadjis. C'est à coup de crosse que la réponse leur est donnée. Les vieux du village implorent 'Seigneur! rendez-nous le temps des Turcs'. Les jeunes prennent le 'maquis'. Trois cents habitants de Nevrokop s'enfuient dans la montagne, mourant de faim.....

Cette fois le monsieur 'qui forge des chaînes pour le peuple, dans l'obscurité des nids de serpents', n'est pas le seul à protester. Toute la Bulgarie proteste avec lui: le parti paysan 'Alexandre Stamboulisky', les réfugiés de Thrace, les groupements d'étudiants et de médecins, les écrivains bulgares, l'alliance juridique, le parti des ouvriers, jusqu'aux unions macédoniennes dirigées par le Comité National!

Sur le bureau du président Mouchanov s'amoncelle une nouvelle avalanche de télégrammes. La taxe qu'ils représentent n'aura pas été perdue du moins pour tout le monde car les recettes de la poste alimentent la caisse d'un gouvernement de bandits dont le roi Boris serait le véritable chef. Jordan Skatroff, ministre plénipotentiaire de Vantché Mihailoff, a déclaré ouvertement: 'Le roi Boris nous protège.'

Il n'a pas été démenti.

Comment les Comitadjis organisent la jeunesse

L'âge le plus propice pour apprendre des balivernes est entre 12 et 22 ans..... Longtemps après que les fontanelles se sont fermées, le jeune cerveau reste ouvert à toutes les doctrines contradictoires et c'est souvent la plus violente et la plus romantique qui l'emporte.....

Le rédacteur d'un grand journal de Sofia me faisait part de ces réflexions entre deux chichas bien grillés. Avec les chichas il dévora un piment vert et, pour rafraîchir son gosier en feu, se versa du vin rouge.

- Regardez, me dit-il, comment l'homme s'accorde avec ses principes! A 18 ans, j'étais farouchement végétarien et sobre. Lorsque mon frère buvait de la 'slivovitza', je fulminais. Et maintenant..... - 'Garçon, encore deux decis de vin rouge et quatre chichas!' - Ah! mon cher, la jeunesse sera toujours pareille. Seules varient les doctrines pour lesquelles elle se bat. Hier, les principes éthiques; aujourd'hui, la politique. Chaque adolescent qui se respecte se fait enrôler a son quinzième anniversaire dans une brigade de choc: peut importe qu'elle se dénomme S.A. hitlérienne, 'Giovani Italiane', les avant-gardis-

tes de Mussolini, jeunesse communiste ou jeunesse comitadjienne.....

- Alors, les comitadjis font de la propagande parmi la jeunesse, comme tous les partis extrémistes?

- Mais naturellement et même avec beaucoup de succès. Vous trouverez des 'Jeunes Comitadjis' non seulement en Macédoine bulgare mais aussi en vieille Bulgarie. Interrogez nos étudiants!

Aux vacances de Pâques je me trouvais entre Karlovo et Kazanlik, dans la vallée des roses. Partout je remarquai les casquettes d'aspect militaire que portent les étudiants bulgares; avant d'avoir questionné les jeunes gens, j'avais déjà découvert en eux la foi politique de leurs pères.

En effet, la religion la plus forte en Vieille Bulgarie, c'est le culte de Stamboulisky. Dans le hall de l'hôtel je trouvai deux portraits du grand tribun vénéré. L'hôtelier portait à sa boutonnière une petite médaille avec le portrait de Stamboulisky. Dans les cafés, des enfants pauvres proposent de petits calendriers. Il y en a deux différents: l'un avec l'image du héros national bulgare, Christo Boteff, l'autre avec celui de Stamboulisky. Dans l'autobus qui m'emmène vers Karlovo, le chauffeur entonne une chanson sur Stamboulisky. Qu'est-ce que l'on chante dans les champs de roses? Encore une chanson sur Stamboulisky. Le fils de l'hôtelier, un jeune homme de 17 ans, élève de l' 'American College' de Sofia, m'accompagna dans ma promenade. Je le prie de me traduire la chanson:

‘Ils l'ont tué et, maintenant, il est devenu notre Dieu!.....’ commence-t-il.

- Et vous et vos camarades, que pensez-vous de tout cela?

Il haussa les épaules:

- Stamboulisky était un grand politicien qui a commis beaucoup de fautes..... dit-il vaguement.

- Vous ne semblez pas très enthousiaste! Votre père est agrarien. Mais vous?

- Moi? Egalelement agrarien. Quand j'aurai obtenu ma licence en droit, je veux devenir député! ajouta-t-il, en rougissant.

- Vous aurez la vie dure! Vous ne craignez donc pas la V.M.R.O.?

- Non, et voici pourquoi. J'ai beaucoup d'amis à l'école qui vont devenir comitadjis, quand je serai au Sobranié, je m'arrangerai avec eux.....

En voyant ma mine stupéfaite, il s'arrêta net.

- Vos amis vont devenir comitadjis comme vous, avocat?..... Alors, vous considérez cela comme une carrière? C'est du joli! Et que sontils, les pères de vos amis?

- Quelques-uns démocrates mais la plupart agrariens.

- Mais dans la vie?

- Fermiers ou commerçants.

- Et, en retour de la bonne éducation qu'ils s'efforcent de donner à leurs fils, ces garçons veulent s'affilier à une bande de voleurs et de meurtriers?!.....

Mon jeune ami se fâcha.

- Ce n'est pas vrai! Les comitadjis luttent contre les Serbes! Ce sont eux qui protègent nos

trésors nationaux. Car le gouvernement est trop faible; sans eux, les Serbes auraient tôt fait d'envahir notre pays pour nous voler les mines de charbon de Pernik, dont ils ont grand besoin...

- Qui vous a raconté cela?

- Mon professeur, au collègue.

- Il vous raconte des mensonges. C'est de la propagande belliqueuse pure et simple.

La Serbie que vous continuez toujours à séparer de la Yougoslavie dont elle est partie liée, ne veut pas de votre charbon. Elle en a trop elle-même. Si vous aviez voyagé de Sarajevo à Belgrade, vous sauriez qu'il dégage déjà pas mal de fumée. Mais le vôtre en produit tellement qu'à Sofia, tout le quartier autour du bain public est perpétuellement recouvert d'un voile noir. Peut-être est-ce symbole car les Macédoniens s'entretiennent précisément dans ce quartier!

- Comment, vous, pouvez-vous ironiser sur des problèmes aussi sérieux? Vous ne savez donc pas que les Serbes maltraitent nos frères en Macédoine? Ils y tuent les Bulgares sous le moindre prétexte!

- C'est encore de la propagande. En Yougoslavie le régime est sévère, mais chaque citoyen yougoslave est sûr de sa vie. Ici on n'en peut pas dire autant, malgré votre soi-disant démocratie. Vous êtes un Slave du Sud vous-même; votre professeur ferait mieux de prêcher l'entente et le rapprochement au lieu d'entretenir une lutte stérile autour de la Macédoine. Vous ne comprenez donc pas que le jour où Bulgares et Yougoslaves se réuniront, le problème de la Macédoine sera résolu? Or, ce sont justement les comitad-

jis qui empêchent ce rapprochement, parce qu'ils vivent de la lutte entre les deux pays. Ils comprennent très bien que les grenouilles meurent quand on assèche le marécage. Ils tuent les Bulgares dans leur propre fief!

Quelques camarades de mon compagnon, futurs comitadjis, s'étaient joints à nous; tous protestèrent, en m'affirmant qu'ils connaissaient l'Organisation et la Macédoine mieux que moi, simple étranger qui parlait à peine leur langue.

- Une question? hasardai-je. Qui de vous a été en Macédoine bulgare?

Ils se turent. Enfin un grand gaillard dit:

- Moi; je suis allé à Rilski Monastir.

- Ce n'est pas la Macédoine. Allez-y cet été tous ensemble! Le paysage est joli et propice au camping. Je vous propose un pèlerinage à Melnik, sur la tombe de Todor Alexandroff! Mais ouvrez tout grands vos yeux et parlez avec la population! Si à votre retour en septembre, vous avez encore envie de devenir comitadji, j'offre à chacun de vous un beau parabellum!

Mes jeunes amis se mirent à rire.

- Vous en aurez besoin, continuai-je, dans la prochaine guerre civile pour tuer vos pères et vos frères, ces abominables agrariens!

Ils rirent de plus belle.

- Vous ignorez donc l'histoire de votre guerre civile et le rôle des comitadjis dans cette orgie de meurtres?

- Nous étions trop petits et nos professeurs nous ont dit que les récits de ce temps-là étaient bien exagérés.....

Voilà comment on endoctrine la jeunesse en

Bulgarie! En dehors des nombreuses 'Mladejka Organizatsia' de la Macédoine bulgare où l'on enrégimente la jeunesse de force, il existe deux autres groupements: l'un à Sofia, l'autre à Plovdiv. Dans les autres villes et villages de la Vieille Bulgarie: rien. Et pour cause. Un paysan bulgare, apprenant que son fils, étudiant à Sofia, est devenu comitadji, le rappellerait à la ferme pour lui administrer avec juste raison une sévère correction. Aussi les petits comitadjis de la Vallée des Roses me prièrent-ils de ne pas rapporter leurs aspirations à leurs pères!

L'organisation est secrète, ce qui constitue une bonne part de l'attrance. Il en est de même pour la jeunesse bulgare qui peuple les universités à Paris, Graz, Vienne et ailleurs. Beaucoup sont devenus 'comitadjis' par idéalisme d'abord, par goût du mystère et de l'aventure, ensuite. S'ils n'avaient pas à prêter serment sur le revolver et le poignard, ils seraient beaucoup moins enthousiastes. Et s'ils allaient faire un tour en Macédoine bulgare, ils ne le seraient bientôt plus du tout. Mais ils n'y vont pas. Ils se contentent de lire *Svoboda ili Smert* et d'en répéter les mensonges dans leurs organes à eux. Celui des étudiants macédoniens en France, *La Jeunesse Macédonienne* est particulièrement bien rédigé. Du point de vue typographique, bien entendu. Lorsque parurent *Les Comitadjis* d'Albert Londres, *La Jeunesse Macédonienne* protesta contre les 'mensonges' du journaliste français. 'Pour réfuter tous les arguments de Londres, écrivèrent-ils, il nous faudrait un article d'autant de pages que son livre.' Ce pourquoi ils préférèrent

se taire et consacrer la plus grande partie de leur fascicule à des documents turcs tendant à prouver que la Macédoine est uniquement peuplée de Bulgares.

Sans doute, beaucoup d'étudiants ont un point de vue plus large. Mais ils ne peuvent plus battre en retraite: la V.M.R.O. les a achetés et sans l'aide financière de Sofia ils seraient contraints de se priver de tout.

Il ne faut pas néanmoins s'exagérer le danger des jeunesses comitadjiennes. Car sur cent jeunes gens en Bulgarie, deux au plus veulent jouer au brigand. Soixante n'ont pas le temps de jouer du tout: **ils** travaillent la terre. C'est la jeunesse paysanne, disciple de Stamboulisky dont le programme se résume dans ces trois mots: rapprochement, paix, démocratie. Et les autres? Ce sont les instituteurs, les étudiants, les petits employés; tous ceux, qui, en Bulgarie, jouent le rôle d'intellectuels et se croient dans leurs mauvais vêtements de confection, bien supérieurs aux masses paysannes vêtues, elles, de laine grossière.

Ceux-là son communistes. Stamboulisky avait dompté l'ours maigre venu de Russie fort simplement en lui donnant à manger; mais les divers gouvernements fascistes qui se sont succédé en Bulgarie depuis l'assassinat du grand tribun bulgare lui ont seulement fait couper les oreilles et la queue par les comitadjis, bourreaux officiels. Depuis, notre ours ne décolère pas. Il a un grand frère, pas bien loin, et s'il allait l'appeler, il pourrait se passer des choses qui feraient trembler même l'intrépide Vantché. Heureusement qu'il a toujours sa cachette bien à lui, cette fameuse vallée 'très loin en Yougoslavie'!

Les mensonges du journal 'Makedonia'

Revenons au *Makedonia*, l'organe du Comité National (légal). J'ai rapporté par ailleurs les mensonges d'Ivan Mihailoff. Je dois ajouter maintenant que c'est au journal *Makedonia* qu'il apprit à mentir....

Au printemps de l'année 1932 je publiai dans l'*Algemeen Handelsblad* d'Amsterdam, une série d'articles intitulée: 'Gloire et Chute des Comitadjis'. Il me faut reconnaître l'excellence du service des renseignements en Bulgarie car, passant par Belgrade, après une randonnée en Serbie du Sud, en Grèce et en Albanie, je constatai à ma profonde stupéfaction que le *Makedonia* avait immédiatement donné des extraits de mes articles sous le titre: 'Ivan Mihailoff, Balkanskiat Orel' (Ivan Mihailoff, l'Aigle des Balkans). En découpant du premier article qui décrivait la légende comitadjienne ce qui leur convenait le plus, les rédacteurs du *Makedonia* avaient réussi à composer un 'papier' tout à la louange de la V.M.R.O. Naturellement *Makedonia* passait prudemment sous silence les autres articles où cette légende était énergiquement démentie.

Même dans le premier article que les comitadjis de *Makedonia* avaient su si habilement tour-

ner à leur avantage, ils avaient supprimé nombre de passages. Entre autres, celui-ci: 'Beaucoup d'écrivains ont été gagnés à la cause macédonienne par les livres et les brochures mais la minorité qui a pris la peine d'aller se documenter sur place, est revenue profondément déçue, pour ne pas dire plus. Un bel idéal a sombré dans la cupidité et la terreur. Les comitadjis d'aujourd'hui sont les traîtres de la cause macédonienne et les oppresseurs d'une misérable population qui leur verse non pas des décimes, mais dix fois des décimes.'

Un reporter de *Politika*, le plus grand journal yougoslave, me demanda ce que je pensais de cette affaire. Je lui répondis:

- Je suis très heureux que le *Makedonia* m'ait joué ce vilain tour qui vient à point corroborer: 1^o que le Comité légal macédonien, reconnu et soutenu par le gouvernement bulgare, se fait sans cesse le champion des bandits de Mihailoff et, 2^o, que la cause de la V.M.R.O. est désespérée. Cette falsification m'incite, au surplus, à préciser des choses que j'avais cru devoir taire par esprit de modération.

'Oui, j'ai dit que Vantché Mihailoff était l'aigle du Pirin, selon la légende qui circule dans la presse européenne, légende que j'ai démentie par la suite. Car, entre la légende d'Ivan Mihailoff, aigle des Balkans et Ivan Mihailoff, gangster de Sofia et petit bandit de province, il y a toute une distance, distance marquée, comme sur les pistes du Sahara, par des tas de cadavres. Mais ici ce sont les cadavres de milliers de Bulgares assassinés par les comitadjis. Ivan Mihailoff, un

aigle? Ivan Mihailoff est un tout petit oiseau de proie qui ne pourrait vivre s'il ne venait chercher docilement sa nourriture dans la main d'une puissance étrangère.

Je regrette, certes, d'être obligé de m'expliquer ainsi dans un journal de Belgrade, mais le *Makedonia*, par son impudente falsification, m'y contraint..... Si j'écris contre les comitadjis, je n'entends nulle part me poser en champion des Serbes, des Croates ou des Slovènes, des Macédoniens, des Bulgares mais simplement en défenseur modeste de la cause Yougoslave, car c'est seulement en soutenant celle-ci qu'il sera possible de conserver la paix dans les Balkans et, partant, en Europe. En écrivant contre la V.M.R.O. je n'ai fait qu'accomplir mon devoir d'homme civilisé. Il est grand temps d'attirer l'attention de la Société des Nations sur ce fait qu'il existe en Europe une province habitée par 200.000 âmes où la vie humaine a aussi peu de valeur que la vie d'une mouche; où le meurtre et le vol, organisés par un système de doubles impôts, sont impunis, pour ne pas dire soutenus par un gouvernement complaisant. Toute la Macédoine bulgare, Sofia inclus, vit sous la terreur, et quand Ivan Mihailoff écrit dans *Svoboda ili Smert* "Vive le parabellum!" tous les dirigeants de Sofia joignent les mains et répondent: *Amen*.

Pour combien de temps encore?'

Quelques jours après la publication de cette interview *Makedonia* répliquait: 'Nous n'avons publié que la vérité. Nous n'avons rien ajouté aux articles du journaliste hollandais den Doo-

laard. Les propos qu'on lui prête dans l'organe de la dictature serbe *Politika* ne peuvent pas être de lui. L'interview est une falsification, pratique courante à Belgrade. Si ce journaliste s'était réellement prêté à cette interview, il ne serait alors qu'un vulgaire espion serbe.'

J'avoue m'être prêté à cette interview. Me voilà donc catalogué comme espion serbe, à l'instar de la population tout entière de la Macédoine bulgare, les Protoguerovistes et de Dimo Kasassoff, le rédacteur du journal *Izgreff*, de tous ceux, en un mot, qui osent différer d'opinion d'avec les assassins patentés.

Sur un point cependant les rédacteurs du *Makedonia* ont raison: ils n'ont rien ajouté à mes articles. Ils en ont seulement supprimé les neuf dixièmes et complètement dénaturé le peu qu'il en restait.

Pour conclure

‘La Macédoine aux Macédoniens!’ Ce mot fameux du ministre anglais Gladstone, les comitadjis ainsi que le Comité légal l'emploient à tort et à travers dans leurs publications.

On raconte que Gladstone l'a prononcé sur son lit de mort, regrettant la faute commise par lui au Congrès de Berlin où l'Angleterre s'était opposée à la création d'une grande Bulgarie comprenant presque toute la Macédoine. On comprend aisément la valeur de cet argument entre les mains des comitadjis d'aujourd'hui qui se prétendent les champions d'une Macédoine bulgare mais toutefois indépendante! Dans chacune de leurs brochures, Gladstone et le Congrès de Berlin figurent en première page, les pages suivantes n'étant qu'une argumentation tendant à établir que la Macédoine est bulgare et qu'elle l'a toujours été.

A cette argumentation les Serbes ont opposé la leur: la partie de la Macédoine qui s'appelle aujourd'hui Serbie du Sud était serbe et l'a toujours été.

Il serait vain d'exposer ici toutes les phases de ce combat. Mille pages n'y suffiraient pas. Je ne ferai ici que remarquer: Qu'ont fait les bulgarophiles de la demi-douzaine de pétitions présentées au Congrès de Berlin, signées par presque tous les

maires du pays appelé aujourd'hui Serbie du Sud et dans lesquelles ils demandaient que leurs communes soient annexées à la Serbie et non à la Bulgarie?

Arrêtons l'histoire et revenons à cette vérité: la Macédoine est, avant tout, Yougo-Slave. L'idée d'une Macédoine indépendante était, au temps des Turcs, belle et justifiée. Quand Gladstone s'écriait: 'La Macédoine aux Macédoniens!' la V.M.R.O. n'existait pas encore. Si son passé est des plus héroïques, son présent est des plus détestables et, le jour où la Macédoine deviendrait indépendante, la V.M.R.O. y exercerait sa terreur. Heureusement il n'y a aucune chance pour que se réalise le rêve coupable des comitadjis d'aujourd'hui. Ils aiment la Macédoine seulement avec leur estomac; pour le reste elle leur est aussi chère que l'Alaska ou le Yucatan. Dans les conditions actuelles, la Macédoine 'indépendante' des comitadjis ne serait que le trait d'union entre l'Albanie et la Bulgarie, deux pays asservis au fascisme, dont les comitadjis sont les serviteurs appointés.

La Macédoine indépendante trouverait vraiment sa place dans l'union fraternelle des Slaves du Sud contre laquelle, de toutes leurs forces, se battent les comitadjis, alors qu'aux yeux d'un public ignorant, ils se posent en champions de la sainte idée macédonienne.

Aussi longtemps que l'idée macédonienne sera défendue par quelques milliers de vauriens armés jusqu'aux dents et qui nouent aux quatre coins de leur drapeau l'argent volé au peuple, la fière devise '*Svoboda ili Smert*' ne flottera plus ja-

mais dans le vent des hauts plateaux. Car, à l'heure actuelle dans le fief des comitadjis, le mot '*Svoboda*' (Liberté) est un blasphème, et la tête de mort surmontant la hampe, le symbole de l'assassinat. Les vrais comitadjis d'autrefois prêtaient serment sur l'Evangile que le pape leur présentait et sur lequel s'entrecroisaient un revolver et un poignard. Aujourd'hui ces emblèmes ont été remplacés par le parabellum sur le coffrefort où s'entassent chaque année les dizaines de millions extorqués à la population de la Macédoine bulgare.

Karlovo, au pied des Monts Balkans, se dresse la statue du héros libérateur bulgare Vassil Levsky. Pistolet au poing, il semble, à tout moment, vouloir se précipiter de son socle. 'Si Vassil Levsky savait, me dit un Bulgare, il gagnerait de nouveau secrètement la Macédoine; mais le premier qu'il tuerait cette fois, ce serait Ivan Mihailoff!'

Hélas! Levsky, aujourd'hui de bronze, reste figé sur son socle et son pistolet n'est plus qu'un inutile ornement, jouet dérisoire en face des parabellums.

La terreur règne sur 200.000 Macédoniens. Dieu en garde les deux millions qui ne sont pas encore 'libérés'!

'La Macédoine aux Macédoniens!' Elle le deviendra, après la mort du dernier comitadji, dans la Grande Yougo-Slavie de demain.

FIN